

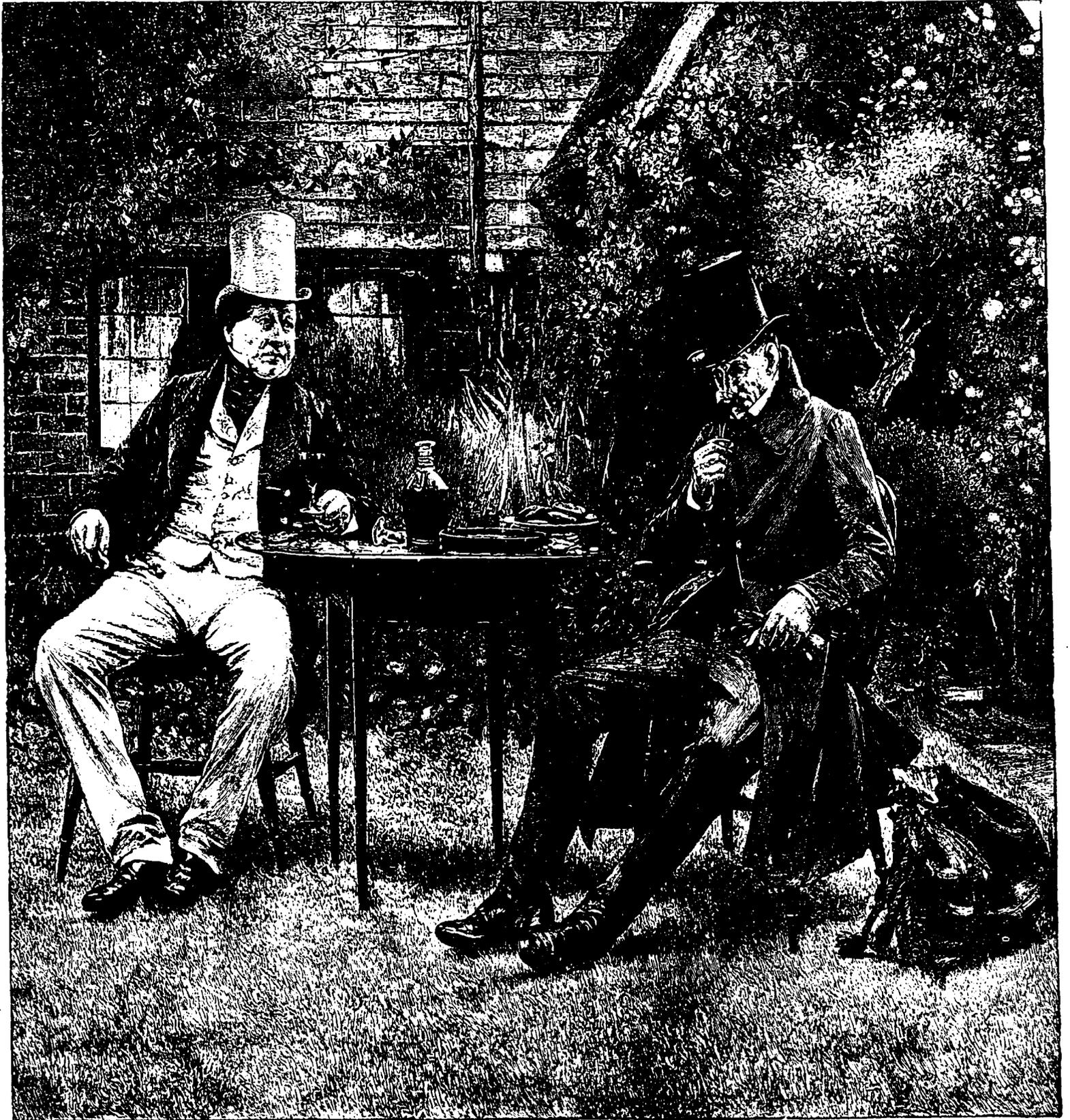
Le Samedi

VOL. I.—NO. 14.

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE \$2.50.

UNE PETITE VISITE AU CLUB APRES LA COUR



L'arocat.—Ouf ! Parfait, ce vin ; du corps, du fumet, du velouté, tissu serré, de l'ambrosie, ma foi ! Et c'est comme cela tous les jours ?

Le banquier.—Mais, mon cher, je vais te dire où tu peux en acheter du pareil.

L'arocat.—Ce n'est pas encore cela qui me tracasse. Moi, ce qui m'embête, c'est de travailler entre les repas.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

Une somme ronde : trente sous.

La boisson ne renforce pas la voix ; mais elle ajoute à l'haleine.

La plus belle fin pour un marin est de mourir de la rupture d'un vaisseau.

Suprême pensée d'un millionnaire :
"Qu'il est donc dur de mourir soi-même !"

Nous sommes rendus à la saison de l'année où vous pouvez acheter ce que vous n'aimez pas à payer trop bon marché.

"Si je recherche tant l'isolement, disait un homme d'esprit, c'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux des autres."

Un misérable, c'est l'homme qui profite du temps que les chars urbains sont pleins de monde pour bailler et de regarder ensuite bailler tout autour de lui.

Etrange anomalie, disait Calino, l'autre jour : On indique toujours les professions des gens qui se marient et qui meurent, jamais on ne dit celles de ceux qui naissent.

Les hommes à l'état sauvage n'ont jamais mal aux dents, mais pas de *vice versa* ; car les hommes qui ont mal aux dents reviennent infailliblement à l'état sauvage.

Un Cigogne insultait à un Cerf, et lui disait : Tu n'as pas, comme moi, le secret de guérir les maux.—Non, lui répondit le cerf, mais j'ai le secret de n'en point avoir.

"Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécille ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers !" Cela n'est pas de nous, mais de Pascal.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer ; mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Un enfant très douillet a un bobo pour lequel on a la faiblesse d'appeler le médecin. Celui-ci ordonne à un domestique d'aller en toute hâte chez le pharmacien chercher certaine drogue.

"O mon Dieu ! fait l'enfant gâté, est-ce qu'il y aurait du danger, monsieur le docteur ?

—Ah ! ma foi, j'ai grand-peur, réplique le médecin.

—Est-ce possible ?

—Oui, et même si le domestique ne se dépêche pas assez, il pourrait bien se faire que le remède fût inutile quand il me l'apportera.

—Inutile ! répète l'enfant au comble de l'effroi.

—Oui, sans doute, car le mal serait certainement guéri."

—Sommes-nous bêtes !

—Si tu voulais parler au singulier !

—Volontiers : Es-tu bête !

Le père.—Emma quand je suis entré dans le salon hier soir, tu étais trop proche d'Alfred.

Emma.—Mais papa je jure qu'il y avait quatre pieds entre nous deux.

Le père.—Ça n'est pas une garantie : tu as les pieds si petits.

Un amoureux.—J'adore jusqu'au sol que vos pieds chéris ont touché.

Julie (une héritière pratique).—Je crois bien. Du terrain qui vaut trois piastres le pied.

La femme.—Le mari doit payer les dettes de sa femme ?

Le mari.—Généralement oui. De fait, presque toujours.

La femme.—La femme en retour doit l'obéissance à son mari, n'est-ce pas ?

Le mari (satisfait de la proposition).—Certainement oui, l'église nous l'enseigne.

La femme.—Mais alors comme je te dois l'obéissance, voudrais-tu payer pour moi.

John (lisant la *Minerve*).—Hier soir, un homme ivre inconnu est tombé du cinquième étage d'une maison de la rue St-Jacques. Il est de petite taille et paraît âgé de 35 ans. Son corps a été transporté à la morgue.

La femme.—Voilà une description qui répond bien à la tienne ; je vais aller voir si ce n'est pas toi.

Au moins voilà de la philosophie :

Au moment où le corps du défunt entrait dans l'église Notre-Dame, le petit dialogue suivant se développait sur le trottoir de la Place d'Armes.

—Mon cher, si tu avais voulu, c'est toi qui aurais eu sa chance et réalisé la petite fortune qu'il a acquise. Tu étais le premier commis du magasin avant qu'il y fut même entré.

—Fichtre ! Il me semble que j'ai mieux réussi que lui. Ouvre son cerceuil : tu ne trouveras pas un sou dans ses poches ; et moi, tiens, j'ai cinquante piastres.

—Je t'assure que c'est un homme qui garde sa parole.

—Il le faut bien ; personne ne veut la prendre.

Elle.—Tu es entré ivre à la maison trois fois cette semaine.

Lui.—Comme tu es pessimiste ! Tu ne tiens pas compte des quatre soirs que je suis entré sobre.

Un solliciteur timide à un haut personnage dont le portrait figure chez Notman.

—Si j'y suis allé, Votre Honneur, je crois bien et j'ai surtout beaucoup admiré *Monsieur* votre portrait.

Le mari (qui surprend sa femme fouillant dans ses poches de pantalon).—Qu'est-ce que tu veux faire de cet argent ?

La femme.—J'ai nettoyé toutes les argenteries aujourd'hui et pendant que je suis en train, je veux frotter ce qui en reste.

Dans un hôpital.

Le chirurgien en chef s'approche d'un lit et tâte le pouls du malade :

—Oh ! s'écria-t-il, il va bien mieux qu'hier.

—C'est vrai, monsieur le docteur, répond l'infirmier, mais ce n'est pas le même ; le malade d'hier est mort et celui-ci a pris sa place.

—Alors... c'est différent... Eh bien ! qu'on lui continue la même tisane !...

On reprochait à Mme M... d'être un peu sévère pour un de ses amis, un bourru bienfaisant, insupportable dans la vie courante.

—Il vous est si dévoué, lui disait-on ; il se jetterais à l'eau pour vous sauver.

Que voulez-vous, répond Mme M... ; Je ne me noie jamais et il m'ennuie toujours.

Le chef de département (à un employé).—Pourquoi n'avez-vous pas mis de point sur cet i.

L'employé.—J'étais pour le mettre, quand quatre heures ont sonné. Comme j'ai une famille, vous n'attendez pas que je m'éreinte à donner du temps extra.

—Mes enfants, quelque soient vos entreprises, commencez toujours par la base.

—Mais, papa, c'est un puits que nous voulons commencer.

Un pauvre diable de mari, causant entre quatre yeux avec un de ses intimes, se plaint amèrement de l'avarice de sa femme :

—Elle me reproche jusqu'à l'eau que je bois, dit-il.

—Bast ! réplique l'autre—un ivrogne fiellé—la mienne est encore pire, elle me reproche jusqu'à l'eau que je ne bois pas !

—Mon cher, j'ai mangé vingt trois œufs à la coque ce matin.

—Pourquoi n'en as-tu pas mangé un de plus pour faire les deux douzaines ?

—Je ne voulais pas passer pour un cochon.

Un Marseillais a un démêlé si vif avec un Gascon, qu'il faut aller sur le terrain.

Les deux champions alignés, le Marseillais dit au Gascon :

—C'est donc sérieux ?

—Si c'est sérieux ? Cadétis ! Il faut que l'un de nous reste sur le terrain.

—Eh bien, restes-y, mon bon ; moi, je m'en vais.

Le médecin.—Voici deux prises, l'une pour être avalée dans une cueillerée d'eau par votre fille ; l'autre pour être mêlée à une bouteille d'eau et laver votre petit chien. Prenez bien garde de vous tromper de remèdes, parce que ce serait fatal.

La maîtresse de maison.—Ne craignez pas monsieur. Ce cher petit bijou de Fido, si j'allais me tromper !

—Qu'est-ce que tu as donc au bout de ta ligne ?

—C'est un des biscuits que ma femme a faits.

—Un biscuit ! Ça ne peut pas servir d'appât !

—Ce n'est pas comme appât, c'est comme plomb que je l'ai mis là.

Il vient de perdre sa femme. Il est inconsolable.

Après l'inhumation, il rend chez lui et se laisse tristement tomber dans un fauteuil.

Sa bonne entre doucement.

—Monsieur, que dois-je faire pour dîner ?

Champoireau, entre ses larmes :

—Puisque je suis en deuil, faites des "crêpes".

La nouvelle mariée.—As-tu remarqué, Ernest, que ce lait est bien meilleur que l'autre ?

Ernest.—En effet, oui, il est délicieux.

La nouvelle mariée.—Je l'ai eu d'un autre vendeur et je l'ai trouvé si bon que j'ai acheté ma provision pour toute la semaine.

La relique la plus vénérable de l'industrie antique, repose dans le Musée Anglais (*British Museum*.) C'est le trône de la reine Hatasu, qui régna dans la vallée du Nil 1600 ans avant la naissance de Jésus-Christ et 29 ans avant Moïse. Ce trône est fait en *lignum vite*. Les pieds qui sont sculptés sont incrustés d'or et le dossier est incrusté d'argent.

Une des industries chinoises est l'entraînement de la loutre, qui se dresse parfaitement pour la pêche au poisson. Elle peut attrapper des poissons pesant 40 livres, qu'elle rapporte à son maître.

CHRONIQUE

Il fut un temps où, pour excuser l'exercice de certaines industries honorables mais d'un ordre inférieur, les professions libérales disaient, par politesse et par bonté de cœur : *il n'y a point de sot métier*. Il va falloir bientôt renverser la position. Les occupations d'ordre intellectuel sont peu à peu refoulées, envahies, dominées par les appoints variés de la banque, du commerce, des corporations industrielles ou par certaines réquisitions sociales qui prennent un développement surprenant. Aujourd'hui le traitement annuel d'un gérant de banque ou de chemin de fer se chiffre par quinze, vingt et trente mille piastres par année. Les chefs de grandes fabriques sont payés \$5,000. Un bon joueur de cricket s'engage à raison de \$6,000 pour la saison.

La dernière sensation est l'engagement du cuisinier français, Joseph Dagniol, par M. W. K. Vanderbilt, de New-York, à raison de \$10,000. Vous avez bien lu DIX MILLE PIASTRES PAR ANNÉE pour un chef de cuisine. C'est lui qui doit, dans le but de consoler ces pauvres avocats, médecins et notaires dont la moyenne n'atteint pas \$1,000 par année, dire d'eux avec bienveillance : *Il n'y a pas de sots métiers*.

Il y a des années que cela dure, et M. Dagniol doit avoir à l'heure qu'il est mis une petite fortune sur la planche. Mais la grande commotion du jour, à New-York, c'est qu'il s'en va. Pourquoi l'aristocratie américaine ne concentrerait-elle pas toute son attention sur un monsieur qui, à manier des casseroles et des marmites, reçoit le traitement de nos lieutenants Gouverneurs ? Et pour quelle raison s'en va-t-il, se demande-t-on de tous côtés ? Pour une haute question de diplomatie culinaire. Madame Vanderbilt voulait avoir le 12 août dernier sur sa table du fruit défendu : de la perdrix ; et le cuisinier a été trop maladroit ou trop scrupuleux pour s'en procurer. Voilà comment s'écroulent les trônes les plus solides.

Les deux acteurs de ce drame n'ont pas eu les ressources d'esprit de Talleyrand qui un jour s'était trouvé en conflit avec son cuisinier.

M. de Talleyrand avait à offrir un dîner d'apparat,

Les provisions les plus belles et les plus exquis furent retenues à l'avance, et tout allait pour le mieux. Mais le poisson manquait encore, et M. Talleyrand ne laissait pas que d'en être fort chagrin, quand il reçut de deux endroits différents deux saumons d'une dimension extraordinaire.

« Vous les servirez l'un et l'autre ; il faut qu'on les admire comme ils le méritent, et qu'on ne les mange qu'après les avoir admirés, dit M. de Talleyrand à son maître d'hôtel.—Impossible, monseigneur.—Comment, impossible ? quand je

le veux !—Monseigneur, on ne peut servir qu'un poisson de ce genre comme entrée ou relevé de potage. Servir deux saumons, ce serait violer tous les articles du code en matière de festin.—Mais cependant...—Impossible, monseigneur.»

M. de Talleyrand était un homme de ressources, on le sait, et d'accommodements de toutes sortes. Il réfléchit deux minutes, puis dit quelques mots à l'oreille du maître d'hôtel, qui sourit.

Le jour du fameux dîner arrive dès le lendemain. L'officier de service se présente et, marchant avec une gravité majestueuse et à pas comptés, il tient dans ses bras sur un plat d'argent le saumon prodigieux et magnifique.

On s'exclame de toutes parts :

« Il n'y a que vous, monseigneur !...—C'est un saumon qui n'a pas son pareil au monde, » dit un courtisan.

A ces mots, le maître d'hôtel, qui n'oubliait point son rôle, fait un faux pas, trébuche sur lui-même, et patatras ! le plat et le saumon roulent à terre.

« Maladroit ! » cria M. de Talleyrand.

Puis, se reprenant, tout à coup et avec un sourire plein de calme : « Allez, et qu'on nous en serve un autre. »

L'autre, qui attendait son tour dans l'office, fut apporté en un instant.

L'incident Vanderbilt-Dagniol donne la clef des extravagances sociales qui se commettent de nos jours dans les grandes villes américaines. La noblesse et le prestige des vieilles familles y étant inconnus, il n'existe qu'une classe éblouissante : l'aristocratie de l'argent. Le chiffre dépensé est le blason ; et naturellement les Vanderbilt qui ont près de \$300,000,000 accumulés dans les différentes branches de leur famille occupent la première page du livre héraldique américain.

La vie mondaine a implanté dans New-York tous les raffinements des plaisirs parisiens. On y vit à outrance par la bourse, par l'esprit, par les sens, par le sentiment ; car il n'y a pas de doute que l'Américain de nos jours est excessivement cultivé, policé, imbu du meilleur monde. On se plaisait autrefois à plaisanter sur les vulgarités, les crudités, le sans-gêne des mœurs indomptées de ce peuple libre et infatué. Les choses sont bien changées. Les plaisirs sociaux y sont organisés avec toutes les délicatesses que la vieille Europe a mis des siècles à perfectionner, et l'on en jouit avec le *go ahead* que l'énergie et l'exubérance de vie de la jeune Amérique sont capables de produire.

Cependant, l'évolution continue et la vie bruyante semble céder à son tour du terrain à ce qu'on appellerait en Europe la vie de château. En France comme en Angleterre les vieilles familles passent maintenant presque tout le temps dans leurs terres, où, fuyant les clameurs fatigantes et les tracasseries de la foule, elles jouissent tranquillement des beautés de la campagne. C'est le secret de cette perpétuation de vigueur qui se conserve dans la race ; car l'atmosphère des villes a la fatale destinée d'entamer progressivement le capital intellectuel comme le réservoir vital des familles. Et voilà que les Américains organisent l'existence à la campagne. La villégiature de Newport et de Lenox ne se ferme maintenant que juste le temps du carnaval, et les familles américaines qui en ont le moyen, passent six, huit et dix mois à la campagne.

Il ne serait peut-être pas juste de généraliser cet enseignement pour l'appliquer au Canada.

L'hiver est ici une barrière et un contrepoids. Les plaisirs de l'hiver sont à peu près concentrés dans les villes et ne peuvent en sortir. Les familles n'auraient qu'à mieux appliquer dans leurs maisons calfeutrées les lois de l'hygiène pour se faire une provision de vigueur qui leur servirait à mieux traverser l'hiver. Tout de même, nos villes négligent trop, pour l'avenir de notre race et la vigueur de notre population, la vie à la campagne.

Mais à propos de *go ahead* américain, voici bien la dernière expression de cet enfièvrement qui a supprimé depuis longtemps tous les délais et tous les obstacles. Ce n'est pas une histoire, mais un fait divers de toute authenticité arrivé à New-York. La semaine dernière, un jeune homme de mine honnête fait irruption, à Chambers street, dans un char de la ligne Broadway accompagné d'un frotteur de bottes. On me dira que ce n'était guère l'endroit pour faire cirer sa chaussure. Le conducteur le comprit bien ainsi et voulut faire déguerpir cette envahissante industrie. « Cas d'urgence » lui cria le jeune homme, qui ajouta quelques mots à l'oreille du conducteur. Pendant l'opération qui dura à peine deux minutes, l'étranger avait tiré son carnet et écrit, cacheté et adressé quatre lettres qu'il confia à son cirer avec des instructions précises. « Tu me rapporteras la réponse, lui dit-il, au No. X... de la rue Z... dans vingt minutes. File. »

Puis le jeune homme ouvrit fiévreusement un sac de voyage, en sortit manchettes, faux cols, brosses et peigne et procéda à sa toilette. Après avoir épousseté son habit et lissé son chapeau, étant à la veille de descendre, il s'adressa à son public qui était émerveillé d'un tel sangfroid : « Mesdames et messieurs, j'ai à vous demander excuse pour cette petite séance peu convenable. Je ne suis ni un dude, ni un original. Je suis un homme ordinaire arrivant à l'instant même de Bridgeport, Connecticut. Dans vingt minutes précises, je dois conduire à l'autel la plus charmante fille de New-York. Mon train était en retard de deux heures et j'étais flambé sans la bonté du conducteur et sans votre bienveillance. Maintenant, j'ai mon affaire. Merci. »

TOUCHE A TOUT.

LA LOGIQUE DES CHATS

(LÉGENDE)

Savez-vous pourquoi les chats se lavent la figure après le repas ?

Non. Eh bien ! voici.

Un jour, dit-on, une hirondelle fut attrapée par un chat. Le pauvre oiseau, au moment où son ennemi allait le croquer, lui dit :

—Les messieurs se lavent toujours les mains avant le dîner.

—Vraiment ! dit le chat, qui se piquait d'être un gentleman.

Et il procéda à sa toilette.

Pendant ce temps l'hirondelle prit son vol.

Depuis ce jour le chat jura qu'il ne se laverait plus le museau avant le dîner, mais après seulement.

LEÇON DE CUISINE

Le maître.—Graissez bien votre casserole.

L'élève.—Très-bien.

Le maître.—Puis, tenez-là dans le fourneau à un feu uniforme.

L'élève.—Très-bien.

Le maître.—Au bout d'une heure, il se sera formé une belle croute jaune.

L'élève.—Mais vous ne m'avez pas dit quels ingrédients y mettre.

Le maître.—Les ingrédients n'y sont pour rien. On peut y mettre n'importe quoi.

LA JEUNESSE DEVIENT RAISONNABLE



Anita à son amie Hélène (fragment de lettre). — "Eh bien, oui je l'ai refusé. Ce n'est pas que je sois extravagante dans mes aspirations. Je ne me marierais pas pour de l'argent ; cependant je voudrais que mon mari fut riche. Il faudra qu'il ajoute à cela un heureux caractère, qu'il soit jeune, qu'il ait de belles moustaches relevant aux deux bouts, de grands yeux bleus et une belle position sociale. Je le veux à la tête de sa profession. Si son père était riche, si sa mère et ses sœurs étaient dans la haute aristocratie, et s'il me demandait en mariage, j'accepterais s'il me promettait que j'aie mes coudées franches dans la direction de la maison comme dans mes amusements de toutes sortes. Pourvu qu'il me donne tout l'argent, les toilettes et les bijoux que je voudrai, une maison de ville et une maison de campagne, et qu'il ne me gronde jamais, je serais satisfaite de mon sort. Je comprends que pour ne pas éprouver de déception, il ne faut jamais trop souhaiter."

C'EST LA VIEILLE TANTE QUI A LA FORTUNE



I

Samedi soir. — Histoire de s'en payer.



II

Dimanche matin. — Voilà le dimanche qu'un bon chrétien doit passer, même avec le mal de cheveux.

L'homme le plus recherché de Montréal.



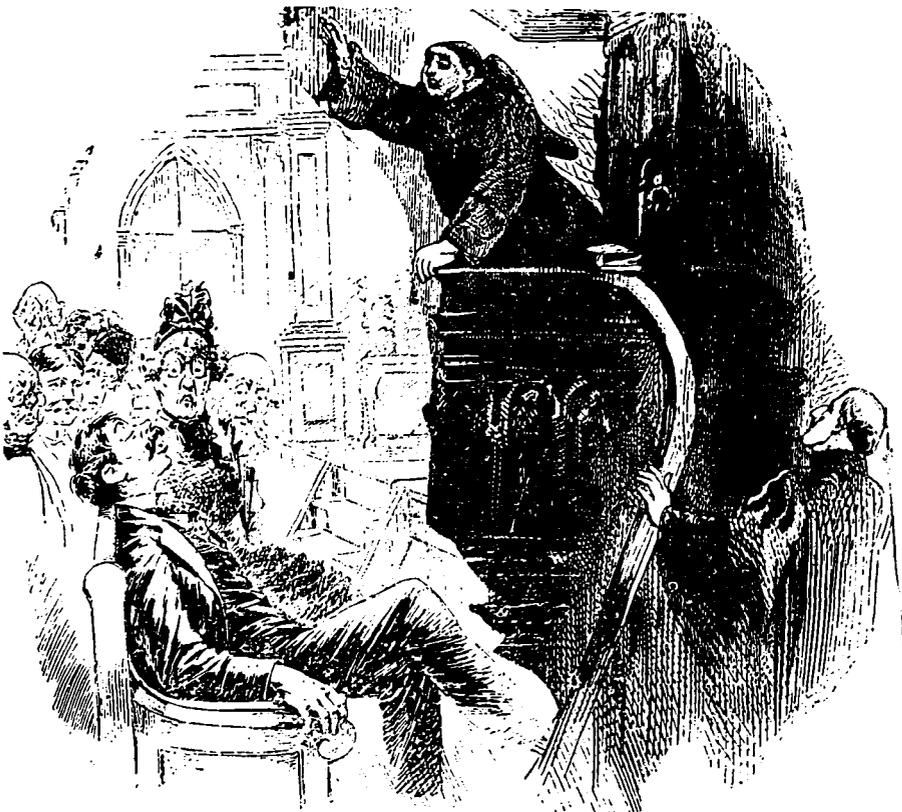
Voilà un ingrat qui répond mal à sa popularité.

COMME LES MANIÈRES CHANGENT !



C'est singulier ! N'as-tu pas remarqué que les jeunes gens viennent de plus en plus timides ? On ne les voit plus.

NOUVEAU PELERINAGE



Le Prédicateur (qui avait pris pour texte : *C'est un lion de rafraîchissement, de lumière et de paix*). — Ce n'est point la dissipation qui vous y mènera. La descente est rapide dans la voie du péché ; mais vous n'arriverez jamais par là au lieu de rafraîchissement...

Un conducteur du Pacifique (qui arrive fatigué de son train, se réveille en sursaut). — Les rafraîchissements sont à Calumet : 10 minutes d'arrêt.

LA SITUATION VUE A VOL D'OISEAU



Gamin. — Monsieur, savez-vous pourquoi vous n'avez rien tué.

Le chasseur. — Non mon petit : pourquoi ?

Le Gamin. — Il y a un oiseau sur votre fusil qui attend que le coup parte pour manger la charge.

DEUX CŒURS BATTANT A L'UNISSON



(Trois heures du matin).

Madame Christophe (du haut de l'escalier). — Quel est ce bruit-là en bas ?

M. Christophe (qui avait taché d'entrer subrepticement par le rez-de-chaussé). — C'est zustement (hic) euh ! c'que z'cherze, m'chère. (hic) J'ère j'suis attaqué.

Madame Christophe. — Tu m'as l'air d'être plus qu'attaqué.

UN GRAND MALHEUR D'EVITE



Un flaneur au cocher. — En voilà une chance que ce couple-là se soit marié. S'ils en avaient rencontré d'autres, sûr qu'il y aurait quatre malheureux de plus au monde.

DANS LES CHARS URBAINS



Grosse dame entrant avec prétention. — C'est dégoûtant on n'a pas de quoi s'asseoir ici.

Un monsieur envahi. — Vous avez bien de quoi vous asseoir, mais vous ne savez pas où le mettre.

NOUS NE SOMMES PAS TOUS FAITS PAREILS !



M. Ventripoten. — Oh ! oh ! des garde-soleils aux pieds.

M. Toutenton. — Que voulez-vous ? Je ne suis pas bâti comme vous, moi pour me tenir les pieds à l'ombre.

LA PRUDENCE EST LA MÈRE DE LA SURETÉ



Gamin (se moquant du sac de voyage de ce monsieur). — Voulez-vous faire porter votre sac ?

Un citoyen du sixième rang. — Pas tout de suite, mon Jack. Jo les connais les tours de crasse de la ville ; c'est pour me chiper mon portemanteau que tu dis cela, hein ?

MOTS D'ENFANTS

Le maître d'école.—Combien êtes-vous d'enfants chez vous ?

Tommy.—Onze ou douze.

Le maître.—Comment ! Tu n'en connais pas le nombre exact ?

Tommy.—Je ne le sais jamais au juste : je ne suis pas allé à la maison depuis ce matin, et généralement quand je m'absente une journée, il en arrive un nouveau.

Joe (est envoyé par sa mère chez le charcutier). Je voudrais avoir une verge de cochon.

Le charcutier.—Mon petit, on ne vend pas le cochon à la verge.

Joe.—C'est maman qui m'a dit de venir vous demander trois pieds de cochon. Ils ont fini par se comprendre.

Jack (entrant.)—En ouvrant la porte, maman, j'ai vu que tu avais de la visite.

La maman.—Comment as-tu vu cela ?

Jack.—Parce que tu parlais comme lorsqu'il y a des étrangers.

Freddy rentre à la maison avec un œil poché et son habillement tout en lambeaux.

La mère.—Comment as-tu attrappé cela ?

Freddy.—J'ai voulu faire la connaissance du petit voisin qui est arrivé hier. C'est un petit coq. Nous allons faire ami.

La maman de Toto vient de lui acheter un énorme gâteau. En sortant de chez le pâtissier, ils croisent un malheureux petit garçon tout déguenillé.

—Mon enfant, dit la mère, partage donc ton gâteau avec ce pauvre petit.

—Et Toto, avec un hochement de tête inflexible :

—Oh non ! petite mère ; ça le rendrait gourmand.

Un monsieur ventru, en visite : Viens donc t'asseoir sur mes genoux, mon enfant.

—Peux pas, monsieur.

—Et pourquoi ?

—Votre ventre y est déjà.

Bob s'est écrasé l'orteil et arrive en pleurant.

La mère (qui a constaté que le mal n'est pas grand).—Tu es trop grand maintenant pour pleurer.

Bob.—Bou ! bou ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je suis encore trop petit pour sacrer.

CONGÉ POLI

Clara tenant compagnie à un visiteur.—Bob, il ne faut pas jouer avec le chapeau de monsieur Renouillard.

Bob.—Pourquoi pas ?

Clara.—Parce que tu peux l'abîmer, et que M. Renouillard va en avoir besoin bientôt.

LES AVANTAGES DE LA BARBE

La barbe, soyez en surs, a son utilité. Ce n'est pas un vain ornement, car elle protège et tient chaudement la bouche, les dents, les glandes salivaires. Becquerel raconte qu'on la fit raser à des employés de chemin de fer, à l'époque de la saison froide ; et l'on observa chez la moitié d'entre eux des mots de dents très intenses, des névralgies de la face, des fluxions avec abcès des gencives, des gonflements des glandes placées sous la mâchoire, la carie des dents malades, etc. La plupart de ces accidents disparurent lorsqu'on eut laissé repousser la barbe en liberté.

L'USINE

Allons chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain !
Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain !
Donne force pâture à ta grande fournaise,
Car pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut le palais en feu.
C'est bon, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence ;
Chaque lingot se prend au flanc.
Ce ne sont que des bonds, que hurlements, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer,
Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
Comme trois damnés dans l'enfer —
Enfin, l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,
L'airain bouillonne à flots : chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain !
Allons, impérieux, mugis et prends ta course,
Sors de ta loge, et d'un élan,
D'un seul bond lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme d'un volcan !
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave,
Précipite en bloc ta fureur,
Dans ton moule d'acier, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur.

QUE DE JÉROBOAMS

Un jour, disent les Talmudistes, Jéroboam se disposait à se révolter et à usurper le trône de David ; Dieu s'efforça, au dernier moment, de le retenir dans le sentier du devoir en lui disant :

“ Tu seras un jour avec moi dans le paradis, tu parcoureras le jardin d'Eden avec David en ma présence. Jéroboam demanda : “ Qui aura la préséance, David ou moi ? ” Le Seigneur répondit :

“ Mon serviteur David, assurément. ” Et Jéroboam répliqua : “ Alors j'aime mieux renoncer au paradis. ”

O postérité de Jéroboam, tu n'es pas près d'être éteinte !

SPECTACLE INTERROMPU

Un haut personnage de Montréal, avait fait venir chez lui l'ancien exhibiteur de puces savantes, du Stadacona club de Québec, monsieur Barthélemi ou quelque chose comme cela.

Déjà le spectacle était commencé. Les puces représentaient une pièce militaire, une pièce dont tous les personnages avaient un nom illustre. Tout à coup le directeur se trouble, s'arrête ; on lui demande la raison de cette interruption.

“ Hélas ! s'écrie-t-il, un de mes principaux acteurs vient de s'échapper... mon Napoléon !... ”

—Et où peut-il être allé ! dit le maître de la maison.

Le directeur hésite...

“ Voyons, reprend le Monsieur, qui soupçonnez-vous d'être le recelateur de votre transfuge ? ”

—Si j'osais l'avouer, je crois que mon Napoléon a dû chercher asile sur la personne de Mademoiselle X., que voici, (une des élégantes de Montréal.)

—Eh bien ! je veux que toutes les perquisitions nécessaires soient faites : il faut qu'on retrouve ce Napoléon fugitif et que la pièce continue. ”

La jeune personne — qui d'ailleurs ne se souciait pas de receler un pareil conquérant — se prêta de bonne grâce aux recherches et se retira dans sa chambre, d'où elle revint quelques instants après avec un prisonnier délicatement retenu entre ses doigts. Elle le transmit à l'exhibiteur, qui le reçut avec reconnaissance, mais qui s'écria bientôt :

“ Hélas ! soupira-t-il, après avoir essayé de rendre l'insecte à l'intelligence de son rôle, ce n'est pas là mon Napoléon : c'est une puce à l'état sauvage ! ”

Un Anglais prend une leçon de français. Il analyse le mot cage.

—Cage, substantif féminin...

Alors, pourquoi dit-on : les oiseaux chantent dans les beaux cages ?

L'ART D'ASSORTIR LES COULEURS

Le capitaine X...—Pouvez-vous me vendre une cravate bleue assortie à la couleur de mes yeux ?

Le commis.—Toutes nos bleues sont vendues ; mais je puis vous en vendre une très jolie rouge qui appareillerait très bien votre nez.

OU LE BONHEUR VA SE NICHIER

Un Crésus se mourait d'ennui ; tous les remèdes n'y pouvaient rien. A la fin, un médecin philosophe lui dit : “ Je ne vois qu'un moyen de vous guérir. ”

—Lequel ?

—C'est d'endosser pour un jour la chemise d'un homme complètement heureux, ”

Là-dessus notre Crésus se mit en campagne. Vingt fois il crut tenir son affaire, mais toujours le bonheur apparent volait quelque peine secrète. Enfin, à force de voyager, le chercheur trouva ce qu'il lui fallait.

L'homme complètement heureux, c'était un vagabond, sans sou ni maille.

Je suis guéri ! s'écrie le riche ; vite ta chemise et demande-moi ce que tu voudras.

—Ma chemise ? Je n'en ai pas !

Gugusse.—Je me jette aux affaires.—J'ouvre demain même un magasin d'orfèverie.

Bob.—Avec quel capital ?

Gugusse.—Ce n'est pas avec un capital ; c'est avec une fausse clef.

Scènes de la vie dans l'ouest.

Le coroner a convoqué un corps de jury :

Le coroner (au médecin).—Où le défunt a-t-il reçu la balle ?

Le médecin.—Au plein milieu du cœur.

Le coroner.—Qui a tiré ?

Le médecin.—Jake Daniels. Six témoins l'ont vu, d'autant plus que Jake Daniels l'avoue lui-même.

Le coroner (aux jurés).—Eh bien, messieurs, quel est votre verdict ?

Le président.—Monsieur, notre verdict est que Jacke Daniels est le tireur le plus chic de la paroisse : il n'y a pas de difficulté pour cela.

Joseph.—Pourquoi hésites-tu tant à te marier ? Est-ce la crainte de ne pas pouvoir supporter ta femme ?

Alfred.—Pas du tout ; c'est la crainte qu'elle ne puisse pas me supporter.

Un monsieur (à un tramp).—Si j'étais à votre place, je chercherais de l'emploi.

Le tramp.—Je le voudrai bien, mais le temps que ça me prend à trouver à manger, je n'ai pas une minute pour voir à autre chose.

A une séance de magie :

Le magicien.—Maintenant, qu'une dame me fasse la faveur de monter sur le théâtre. Je vais l'introduire dans cette armoire, la mettre sous clef et quand je rouvrirai la porte, il ne restera pas la moindre trace de la dame.

Un spectateur (à sa femme).—Fais moi donc le plaisir d'y aller dans cette boîte.

En cour criminelle :

L'avocat de la poursuite.—Ainsi vous jurez que pendant que le vol s'accomplissait sur la rive sud, vous avez vu le prisonnier sur la rive nord.

Le témoin.—Oui, monsieur.

L'avocat.—Avait-il l'air à se diriger du côté sud ou à revenir du côté sud.

Le témoin.—Je ne saurais vous le dire, l'avocat de la défense a oublié de me dire de quel côté est le sud.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

SUR LA PLANCHE

Les paysans ont l'habitude de faire cuire d'avance une assez grande quantité de pain, et de le placer sur une planche fixée aux solives du plafond au moyen de montants en bois. Tant qu'ils ont ainsi du pain cuit, ils disent qu'ils ont du pain sur la planche, expression qui a été prise au figuré et s'est appliquée à toute personne ayant de quoi vivre, du bien tout acquis, sans qu'elle ait besoin de travailler pour en acquérir.

Or, attendu que dans cette locution proverbiale les mots *sur la planche* signifient en réserve, on a pu les appliquer à d'autres choses matérielles ou non.

SE RETIRER SOUS SA TENTE

Chrysis, prêtre d'Apollon, s'est rendu au camp pour racheter sa fille, qui a été adjugée comme captive à Agamemnon. Celui-ci a repoussé Chrysis avec dureté ; mais Chrysis a supplié Apollon de venir à son aide, et ce dieu a envoyé une contagion qui décime l'armée. Achille a convoqué une assemblée, dans laquelle le devin Calchas a annoncé que la colère d'Apollon venait de l'outrage fait à son prêtre et qu'il ne serait apaisé que lorsque Chrysis aurait été rendue à son père. Irrité de la réponse du devin, Agamemnon a consenti à rendre sa captive, pourvu qu'on lui donnât une autre récompense ; cette prétention a fait naître entre Achille et lui une très vive altercation, où Achille menace d'abandonner l'armée :

Homme revêtu d'impudence et passionné pour le gain, lui dit-il, comment se peut-il qu'un seul des Grecs se soumette volontairement à tes ordres, soit qu'il faille aller en embuscade ou attaquer vigoureusement l'ennemi ? Je ne suis pas venu combattre sur ces bords par haine des Troyens armés de la lance ! car ils ne sont point coupables envers moi, jamais ils n'ont enlevé mes génisses et mes chevaux ; jamais dans la Phthie, féconde nourrice des guerriers, ils n'ont ravagé nos moissons : car entre eux et nous il y a bien des montagnes ombragées et bien des flots retentissants. C'est toi que nous avons suivi, homme sans pudeur, pour réjouir ton âme, pour venger l'affront que les Troyens vous ont fait, à Ménélas et à toi, œil de chien ! Mais tu n'as de ces bienfaits ni souci ni souvenir, et voilà que tu menaces de m'enlever de ta propre main la récompense que j'ai méritée par mes fatigues et que m'ont donnée les fils de Grecs. Jamais, d'ailleurs, je n'ai eu une part égale à la tienne lorsque les Grecs ont ravagé quelque ville populeuse des Troyens. Ce sont pourtant mes mains qui soutiennent le plus grand poids de cette rude guerre ; mais quand vient le partage, ton lot est de beaucoup supérieur au mien ; et moi, il faut que je me contente de porter dans mes vaisseaux une part médiocre après que je me suis fatigué dans le combat. Or, je m'en retourne à Phthie, car il m'est beaucoup plus avantageux de me retirer chez moi avec mes navires à la poupe recourbée, et je ne pense pas qu'après m'avoir ainsi outragé tu doives te gorgier de richesses et de biens.

Achille, il est vrai, ne quitte pas l'armée pour retourner dans son pays, mais il reste inactif dans sa tente, où le poète nous le montre chantant les actions des anciens héros aux sons de la *phorminx*. C'est seulement après trois grandes journées de combat, très meurtrières pour ses concitoyens, que, poussé à reprendre les armes par la colère où le jette la mort de son ami Patrocle, il tue Hector et refoule les Troyens.

ADORE CE QUE TU AS BRULÉ, ET BRULE CE QUE TU AS ADORÉ.

Cette expression a été empruntée au récit que Grégoire de Tours a fait de la conversion de Clovis, roi des Francs, récit traduit comme on le voit plus loin, par Henri Martin.

Sur le point d'être vaincu à Tolbiac, Clovis, qui était païen, avait imploré le Dieu de Clotilde, sa femme, et fait vœu de se convertir s'il le rendait victorieux. Clovis remporta sur les Allemands une victoire complète, qui le laissa seul maître de la Gaule. Alors il songea à remplir sa promesse :

Clotilde aussitôt manda secrètement saint Remi (évêque de Reims), en le priant d'insinuer au roi la parole du salut... "Je t'écouterai volontiers, très saint père," répondit Chlodowig.

L'évêque, cependant, transporté d'allégresse, ordonne qu'on prépare la piscine sacrée. On tend, d'un bout à l'autre, dans les rues et sur le parvis de l'église, des voiles aux brillantes couleurs ; on orne les murailles de blanches draperies ; on dispose le baptistère ; l'encens fume, les cierges brillent, et le baptistère et le temple tout entier sont remplis d'un parfum divin. Le cortège se met en marche, précédé par les crucifix et les saints Évangiles, au chant des hymnes, des cantiques et des litanies, et aux acclamations poussées en l'honneur des saints... Le saint pontife menait le roi par la main du logis royal au baptistère... "Patron, s'écriait Chlodowig, émerveillé de tant de splendeur, n'est-ce pas là le royaume de Dieu, que tu m'as promis ? — Non, répliqua l'évêque, ce n'est pas le royaume de Dieu, mais la route qui y conduit."

Le nouveau Constantin descendit dans la cuve, où les catéchumènes, à cette époque, se plaignaient encore presque nus ; ce fut alors que saint Remi prononça ces paroles célèbres : "Adoucis-toi, Sicambre, et courbe la tête ; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré."

Comme vous l'avez déjà deviné, sans doute, l'expression dont il s'agit sert à inviter quelqu'un à renoncer à ses opinions, religieuses ou autres, pour en adopter de tout à fait opposées.

SE CROIRE LE PREMIER MOUTARDIER DU PAPE

Faut-il prendre au sérieux l'explication de ce proverbe qui se trouve dans Pierre Larousse ?

Le pape avignonnais Jean XXII raffolait de la moutarde ; il en mettait dans tous ses mets. Il créa pour un de ses neveux la charge de *premier moutardier*. De là le dicton appliqué aux vaniteux de "premier moutardier du pape."

Deux objections se dressent contre l'authenticité de ce souvenir historique, qui semble inventé pour les besoins de la cause :

1o. Le Ve volume de *Rome moderne*, par François Dessein (Leyde, 1643) contient (p. 1254) un chapitre consacré à la nomenclature des officiers de la maison du pape, avec la solde attribuée à chacun d'eux ; on n'y voit pas figurer d'officier spécial pour servir de la moutarde à Sa Sainteté.

2o. Le pape Jean XXII, qui succéda à Clément V (lequel avait transporté son siège épiscopal à Avignon), mourut le 4 décembre 1334. Or, *se croire le premier moutardier du pape* n'est ni dans Cotgrave (1632), ni dans Antoine Oudin (1656), ni dans Furetière (1727), et n'apparaît pour la première fois que dans le Trévoux de 1771, qui lui consacre l'explication que voici :

On dit d'un homme de basse condition qui se donne des airs et fait l'homme d'importance : *Il se croit le premier moutardier du pape*.

Comment une expression rappelant des fonctions créées à la cour papale d'Avignon certainement avant 1334 n'apparaît-elle dans la langue française que 437 ans plus tard ?

On peut répondre à la première objection qu'il a parfaitement pu se faire que la charge de *premier moutardier* ait été supprimée par un successeur de Jean XXII, qui n'aimait pas aussi passionnément la moutarde ; mais je ne vois rien à répondre à la seconde ; et, tant qu'elle subsistera entière, je crois prudent de n'accorder qu'une confiance très limitée à l'origine, sans indication de source, que nous fournit le *Grand Dictionnaire du dix-neuvième siècle*.

J'ai dit plus haut que le Dictionnaire de Trévoux (1771) est le premier où j'ai trouvé *se croire le premier moutardier du pape* ; mais il n'en faudrait pas conclure que le proverbe en question n'est entré dans la langue qu'à cette époque. En effet, dans les Mémoires publiés en 1757, M. Dunois s'exprime ainsi en parlant de sa femme :

La qualité de Mme la consule de Nîmes l'avait rendue si fière qu'elle se croyait la première moutardière du pape.

Ce qui implique, pour cette locution plaisante, une existence qui remonte pour le moins au commencement du siècle.

SE TENIR A QUATRE

Pour contraindre à l'immobilité une personne qui rétiste de tous ses moyens physiques, il faut quatre hommes, un à chaque membre ; d'où l'expression elliptique tenir quelqu'un à quatre pour signifier le réduire à ne pouvoir bouger :

Ce Frangipany se trouva si incapable de supporter la mort en public, qu'il le fallut traîner au supplice et le tenir à quatre ; voilà justement tout comme je ferais.

(SÉVIGNÉ, 58.)

Mais cette expression est synonyme de *maîtriser*, verbe que l'on a dans l'esprit en la prononçant, et l'on a été naturellement amené à dire : se tenir à quatre pour ne pas faire une chose, au lieu de se maîtriser pour ne pas faire cette chose, quoique littéralement cette réunion de mots ait un sens absurde :

Il faut que je me tienne à quatre pour ne pas vous dire en bon français ce que je pense.

(Mme DU DEFFANT, citée dans Littré.)

À l'égard de la construction, il faut bien se garder de confondre *se tenir à quatre* avec *se faire tenir à quatre*, qui signifie faire une vive résistance, refuser catégoriquement quelque chose ; la première expression veut toujours un *pour* et un infinitif après elle, comme le montre le dernier exemple cité, tandis que le second ne demande point cette préposition, comme le font voir ceux qui suivent :

M. de Novion et Bellière menèrent M. d'Elbeuf, qui se faisait encore tenir à quatre dans la seconde chambre.

(RETZ, II, 211.)

Je considère qu'il ne se faut pas faire tenir à quatre, quand les gens reviennent de bonne grâce.

(BOUSSY, cité dans Littré.)

FAIRE DES BAMBOCHES

Le peintre Hollandais Van Laar était tellement contrefait que les Italiens, au milieu desquels il séjourna pendant seize ans, lui donnèrent le sobriquet de *bamboccio*, nom par lequel se désignent dans leur langue non seulement un petit enfant, mais encore un homme d'une petite taille qui est resté comme noué.

Van Laar excellait à faire des figures grotesques, et ce talent valut à ses œuvres le nom de *bambocciata*, que nous avons traduit par *bambochades*, et plus souvent par *bamboches*, mots qui désignèrent chez nous des peintures analogues à celles que ce peintre faisait.

Plus tard, le mot *bamboche* a été employé dans la littérature pour désigner des productions du genre comique ; puis il a cessé de s'appliquer à des productions de cette sorte, et il a passé dans le langage familier pour signifier de grossières facéties, de mauvaises pointes, des irrégularités de conduite, des frenaines, des débordements de jeunesse, le seul sens dans lequel on l'emploie aujourd'hui :

Faire des *bamboches*, se livrer à toutes sortes d'amusements et de plaisirs.

(LITTRÉ, *Dict.*)

Faire des *bamboches*, c'est faire des sottises plus ou moins graves qui mènent en police correctionnelle ou...

(ALF. DELVAU, *Dict. de la langue verte.*)

Comme Van Laar naquit en 1613, on peut supposer qu'il n'alla pas en Italie avant l'âge de vingt ans et qu'il s'écoula au moins dix ans avant qu'il s'y fût fait la réputation qui lui valut son sobriquet, je crois ne commettre aucune témérité en affirmant que les noms de *bamboche* et de *bambochade* ne sont pas entrés dans la langue française avant 1643, c'est-à-dire avant la mort de Louis XIII.

LES CIRCONSTANCES CHANGENT LA NATURE DE L'ACTE

Hélène.—C'est épouvantable ces juréments, j'espère que vous ne jurez pas, Henri ?

Henri.—Oui, mademoiselle je jure...

Hélène.—Que me dites-vous ?

Henri.—Oui, mademoiselle je jure que je vous aime.

Hélène.—Jurez encore, jurez tout le temps de votre vie.

UNE PARTIE DE TRICTRAC EN MER



— Douze trous, mon commissaire ???
— Volontiers, docteur !!!



— Cinq et trois !!



— Six et quatre !!



— Je prends mon trou et je m'en vais !!!

Qui se sert de l'épée périra par l'épée



Le Corbeau, (qui n'a pas vu ce qui se passe au-dessus de lui.)—Pourquoi est-ce que la Providence a fait les vers si petits? Ça ne vaut vraiment pas la peine de se baisser pour eux.

CURIOSITÉ D'ENFANT

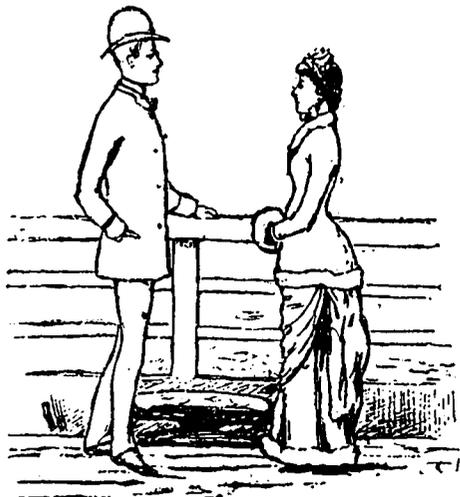


Petit Bob.—Dites donc, monsieur Robert, pourquoi est-ce que vous ne faites pas la demande, donc?

Isabelle.—Bob, mon infâme, qui t'a poussé à parler comme cela?

Bob.—Bon, c'est maman qui disait que si quelqu'un t'en donnait la chance, tu sauterai vite dessus. C'est rien que pour voir si tu sautes plus haut que moi.

LES BIENFAITS DU TIRE-BOUCHON



Le monsieur.—La fichue invitation, je l'ai, mais j'ai été obligé de l'arracher avec un tire-bouchon.

La dame.—Mais ça doit vous faire plaisir cela! Vous avez l'air à tant jouir de tout ce que vous arrachez avec un tire-bouchon!

UNE COMPLAISANCE APPRECIÉE



Monsieur Bonmari lisant tout haut pour sa femme.—Je parie, Arabelle, que tu n'as pas écouté un traitre mot.

Madame Bonmari.—Oh! non, Jack, j'ai tout entendu. Je n'ai pas perdu un mot de ce que la cuisinière a dit à son cousin.

Extraits du livre de notes d'une voyageuse :
 1er jour, à bord du steamer : en pleine mer, mauvais temps, compagnie maussade.
 2e jour. Le capitaine est très aimable. Il me fait une déclaration d'amour ; il me demande ma main. Je refuse.
 3e jour. Le capitaine fait des scènes. Il menace de me tuer et de se tuer lui-même.
 4e jour. Il jure de faire sauter le navire avec les trois cents passagers à bord.
 5e jour. J'ai sauvé la vie à 300 passagers.

Entre médecin :
 —Vous avez l'air bien enrhumé, cher confrère?
 —Ah! ne m'en parlez pas! Je tousse...comme un client!

Comme quoi les animaux sont supérieurs aux hommes



Un chasseur.—Monsieur Julien, vous m'avez loué un mauvais chien. J'ai tiré sept fois sur un canard et le chien au lieu de courir après s'est mis à hurler et il est parti la queue dans les jambes.

M. Julien. Ça, un mauvais chien! Savez-vous que vous avez tiré sur un canard de bois et que mon chien est parti bien mortifié d'être allé avec un chasseur comme vous? Il s'en était bien aperçu, lui!

Le futur.—Les usages modernes me justifient de demander quelle est la dot que vous allez donner à votre fille?

Le père.—Les usages modernes me justifient également de vous demander combien vous allez régler de vieilles dettes avec ce que je vais donner à votre femme.

Dans une maison de pension :
 La servante.—Voulez-vous du beurre?
 Le pensionnaire.—Merci, je suis de la tempérance.
 La servante.—Cela ne vous empêche pas de prendre du beurre.
 Le pensionnaire.—Oui, car j'ai juré de ne prendre rien de fort.

LES PERFIDIES DE LA POMME



M. Brindamour.—Je peux compter que j'ai les deux prix. D'abord la pomme Alexandre...



La pomme.—S-z-wipp!... Plock.

VOYAGE DE GULLIVER A BRODIGNAG

(Suite)

II.—Portrait de la fille du laboureur.—L'auteur est conduit à une ville où il y avait un marché, et ensuite à la capitale.—Détail de son voyage.

Ma maîtresse avait une fille de neuf ans. enfant qui avait beaucoup d'esprit pour son âge. Sa mère, de concert avec elle, s'avisa d'accommoder pour moi le berceau de sa poupée avant qu'il fût nuit. Le berceau fut mis dans un petit tiroir de cabinet, et le tiroir posé sur une tablette suspendue, de peur des rats ; ce fut là mon lit pendant tout le temps que je demeurai avec ces bonnes gens. Cette jeune fille était si adroite, qu'après que je me fus déshabillé une ou deux fois en sa présence, elle sut m'habiller et me déshabiller quand il lui plaisait, quoique je ne lui donnasse cette peine que pour lui obéir ; elle me fit six chemises et d'autres sortes de linge, de la toile la plus fine qu'on put trouver (qui, à la vérité était plus grossière que des toiles de navire) ; et les blanchit toujours elle-même. Ma blanchisseuse était encore la maîtresse d'école qui m'apprenait sa langue. Quand je montrais quelque chose du doigt, elle m'en disait le nom aussitôt ; en sorte qu'en peu de temps je fus en état de demander ce que je souhaitais ; elle avait, en vérité un très bon naturel ; elle me donna le nom de *Grildrig*, mot qui signifie ce que les Latins appellent *homoeculus*, les Italiens *homoecelino*, et les Anglais *mannikin*. C'est à elle que je fus redevable de ma conversation. Nous étions toujours ensemble ; je l'appellais *Glumdalclitch*, ou la petite nourrice, et je serais coupable d'une très noire ingratitude si j'oubliais jamais ses soins et son affection pour moi. Je souhaite de tout mon cœur d'être un jour en état de les reconnaître, au lieu d'être l'innocente, mais malheureuse cause de sa disgrâce, comme j'ai trop lieu de l'appréhender.

Il se répandit alors dans tout le pays que mon maître avait trouvé un petit animal dans les champs, environ de la grosseur d'un *splucknock* (animal de ce pays, long d'environ six pieds), et de la même figure qu'une créature humaine ; qu'il imitait l'homme dans toutes ses actions, et semblait parler une petite espèce de langue qui lui était propre : qu'il avait déjà appris plusieurs de leurs mots ; qu'il marchait droit sur les deux pieds, était doux et traitable, venait quand il était appelé, faisait tout ce qu'on lui ordonnait de faire, avait les membres délicats et un teint plus blanc et plus fin que celui de la fille d'un seigneur à l'âge de trois ans. Un laboureur voisin et intime ami de mon maître, lui rendit visite exprès pour examiner la vérité du bruit qui s'était répandu. On me fit venir aussitôt : on me mit sur une table, où je marchai comme on me l'ordonna. Je tirai mon sabre et le remis dans son fourreau ; je fis la révérence à l'un de mon maître ; je lui demandai, dans sa propre langue, comment il se portait et lui dis qu'il était le bienvenu, le tout suivant les instructions de ma petite maîtresse. Cet homme, à qui le grand âge avait fort affaibli la vue, mit ses lunettes pour me regarder mieux ; sur quoi je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Les gens de la famille, qui découvrirent la cause de ma gaieté, se prirent aussi à rire ; de quoi le vieux penard fut assez bête pour se fâcher. Il avait l'air d'un avare, et il le fit bien paraître par le conseil détestable qu'il donna à mon maître de me faire voir pour de l'argent, à quelque jour de marché, dans la ville prochaine, qui était éloignée de notre maison d'environ vingt-deux milles. Je devinai qu'il y avait quelque dessein sur le tapis ; lorsque je remarquai mon maître et son ami parlant ensemble tout bas à l'oreille pendant un assez long temps, et quelquefois me regardant et me montrant au doigt.

Le lendemain au matin, *Glumdalclitch*, ma petite maîtresse, me confirma dans ma pensée, en me racontant toute l'affaire, qu'elle avait apprise de sa mère. La pauvre fille me mit dans son sein, et versa beaucoup de larmes : elle appréhendait qu'il ne m'arrivât du mal, que je ne fusse froissé, estropié, et peut-être écrasé par des

hommes grossiers et brutaux qui me manieraient rudement. Comme elle avait remarqué que j'étais modeste de mon naturel et très délicat dans tout ce qui regardait mon honneur, elle gémissait de me voir exposé pour de l'argent à la curiosité du plus bas peuple ; elle disait que son papa et sa maman lui avaient promis que *Grildrig* serait tout à elle, mais qu'elle voyait bien qu'on feignit de lui donner un agneau qui, quand il fut gras, fut vendu à un boucher. Quand à moi, je puis dire, en vérité, que j'eus moins de chagrin que ma petite maîtresse. J'avais conçu de grandes espérances, qui ne m'abandonneront jamais, que je recouvrerais un jour ma liberté, et, à l'égard de l'ignominie d'être porté ça et là comme un monstre, je songeai qu'une telle disgrâce ne me pourrait jamais être reprochée et ne flétrirait point mon honneur lorsque je serais de retour en Angleterre, parce que le roi même de la Grande-Bretagne, s'il se trouvait en pareille situation, aurait un pareil sort.

Mon maître, suivant l'avis de son ami, me mit dans une caisse, et, le jour du marché suivant, me mena à la ville prochaine avec sa petite fille. La caisse était fermée de tous côtés, et était seulement percée de quelques trous pour laisser entrer l'air. La fille avait pris le soin de mettre sous moi le matelas du lit de sa poupée ; cependant, je fus horriblement agité et rudement secoué dans ce voyage, quoiqu'il ne durât pas plus d'une demi-heure. Le cheval faisait à chaque pas environ quarante pieds, et trotait si haut, que l'agitation était égale à celle d'un vaisseau dans une tempête furieuse ; le chemin était un peu plus long que de Londres à Saint-Albans. Mon maître descendit de cheval à une auberge où il avait coutume d'aller, et, après avoir pris conseil avec l'hôte et avoir fait quelques préparatifs nécessaires, il loua le *gruidrud*, ou le crieur public, pour donner avis à toute la ville d'un petit animal étranger qu'on ferait voir à l'enseigne de l'*Aigle-Verte*, qui était moins gros qu'un *splucknock*, et ressemblant, dans toutes les parties de son corps, à une créature humaine, qui pouvait prononcer plusieurs mots et faire une infinité de tours d'adresse.

Je fus posé sur une table dans la salle la plus grande de l'auberge, qui était presque large de trois cents pieds en carré. Ma petite maîtresse se tenait debout sur un tabouret bien près de la table, pour prendre soin de moi et m'instruire de ce qu'il fallait faire. Mon maître, pour éviter la foule et le désordre, ne voulut pas permettre que plus de trente personnes entrassent à la fois pour me voir. Je marchai çà et là, sur la table, suivant les ordres de la fille ; elle me fit plusieurs questions qu'elle sut être à ma portée et proportionnées à la connaissance que j'avais de la langue et je répondis le mieux et le plus haut que je pus. Je me retournai plusieurs fois vers toute la compagnie, et fis mille révérences. Je pris un dé plein de vin, que *Glumdalclitch* m'avait donné pour un gobelet et je bus à leur santé. Je tirai mon sabre et fis le moulinet à la façon des maîtres d'Armes d'Angleterre. La fille me donna un bout de paille, dont je fis l'exercice comme d'une pique, ayant appris cela dans ma jeunesse. Je fus montré ce jour-là douze fois, et fus obligé de répéter toujours les mêmes choses, jusqu'à ce que je fusse presque mort de lassitude, d'ennui et de chagrin.

Ceux qui m'avait vu firent de tous côtés des rapports si merveilleux, que le peuple voulait ensuite enfoncer les portes pour entrer.

Mon maître, ayant en vue ses propres intérêts, ne voulut permettre à personne de me toucher, excepté à ma petite maîtresse, et, pour me mettre plus à couvert de tout accident, on avait rangé des bancs autour de la table, à une telle distance que je ne fusse à portée d'aucun spectateur. Cependant un petit écolier malin me jeta une noisette à la tête, et il s'en fallut peu qu'il m'attrapât ; elle fut jetée avec tant de force que, s'il n'eût pas manqué son coup, elle m'aurait infailliblement fait sauter la cervelle, car elle était presque aussi grosse qu'un melon ; mais j'eus la satisfaction de voir le petit écolier chassé de la salle.

Mon maître fit afficher qu'il me ferait voir encore le jour du marché suivant ; cependant il

me fit faire une voiture plus commode, vu que j'avais été si fatigué de mon premier voyage et du spectacle que j'avais donné pendant huit heures de suite, que je ne pouvais plus me tenir debout, et que j'avais presque perdu la voix. Pour m'achever, lorsque je fus de retour, tous les gentilshommes du voisinage, ayant entendu parler de moi, se rendirent à la maison de mon maître. Il y en eut un jour plus de trente, avec femmes et leurs enfants, car ce pays, aussi bien que l'Angleterre, est peuplé de gentilshommes fainéants et désœuvrés.

Mon maître, considérant le profit que je pouvais lui rapporter, résolut de me faire voir dans les villes du royaume les plus considérables. S'étant donc fourni de toutes les choses nécessaires à un long voyage, après avoir réglé ses affaires domestiques et dit adieu à sa femme, le 17 août 1703, environ deux mois après mon arrivée, nous partîmes pour nous rendre à la capitale, située vers le milieu de cet empire, et environ à quinze cents lieues de notre demeure. Mon maître fit monter sa fille derrière lui. Elle me porta dans une boîte attachée autour de son corps, doublée du drap le plus fin qu'elle avait pu trouver.

Le dessein de mon maître fut de me faire voir sur la route, dans toutes les villes, bourgs et villages un peu fameux, et de parcourir même les châteaux de la noblesse qui l'éloigneraient peu de son chemin. Nous faisons de petites journées, seulement de quatre-vingt ou cent lieues, car *Glumdalclitch*, exprès pour m'épargner de la fatigue, se plaignit qu'elle était bien incommodée du trot du cheval. Souvent elle me tirait de la caisse pour me donner de l'air, et me faire voir le pays. Nous passâmes cinq ou six rivières plus larges et plus profondes que le Nil et le Gange, et il n'y avait guère de ruisseau qui ne fût plus grand que la Tamise au pont de Londres. Nous fîmes trois semaines dans notre voyage, et je fus montré dix-huit grandes villes, sans compter plusieurs villages et plusieurs camps.

Le vingt-sixième jour d'octobre, nous arrivâmes à la capitale, appelée dans leur langue *Lorbrudrad* ou l'*Orgueil de l'univers*. Mon maître loua un appartement dans la rue principale de la ville, peu éloignée du palais royal, et distribua, selon la coutume, des affiches contenant une description merveilleuse de ma personne et des mes talents. Il loua une très grande salle de trois ou quatre cents pieds de large, où il plaça une table de soixante pieds de diamètre, sur laquelle je devais jouer mon rôle ; il la fit entourer de palissades pour m'empêcher de tomber en bas. C'est sur cette table qu'on me montra dix fois par jour, au grand étonnement et à la satisfaction de tout le peuple. Je savais alors passablement parler la langue et j'entendais parfaitement tout ce qu'on disait de moi ; d'ailleurs j'avais appris leur alphabet, et je pouvais, quoique avec peine, lire et expliquer les livres, car *Glumdalclitch* m'avait donné des leçons chez son père et aux heures de loisir pendant notre voyage ; elle portait un petit livre dans sa poche, un peu plus gros qu'un volume d'atlas, livre à l'usage des jeunes filles, et qui était une espèce de catéchisme en abrégé ; elle s'en servait pour m'enseigner les lettres de l'alphabet, et elle m'en interprétait les mots.

III.—L'auteur mandé pour se rendre à la cour : la reine l'achète et le présente au roi.—Il dispute avec les savants de Sa Majesté.—On lui prépare un appartement.—Il devient favori de la reine.—Il soutient l'honneur de son pays.—Ses querelles avec le vain de la reine.

Les peines et les fatigues qu'il me fallait essayer chaque jour apportèrent un changement considérable à ma santé ; car, plus mon maître gagnait, plus il devenait insatiable. J'avais perdu entièrement l'appétit, et j'étais presque devenu un squelette. Mon maître s'en aperçut, et jugeant que je mourrais bientôt, résolut de me faire valoir autant qu'il pourrait. Pendant qu'il raisonnait de cette façon, un *stardral*, ou écuyer du roi, vint ordonner à mon maître de m'amener incessamment à la cour pour le divertissement de la reine et de toutes ses dames. Quelques-unes de

ces dames m'avaient déjà vu, et avaient rapporté des choses merveilleuses de ma figure mignonne, de mon maintien gracieux et de mon esprit délicat. Sa Majesté et sa suite furent extrêmement diverties de mes manières. Je me mis à genoux et demandai d'avoir l'honneur de baiser son pied royal ; mais cette princesse gracieuse me présenta son petit doigt, que j'embrassai entre mes deux bras, et dont j'appliquai le bout avec respect à mes lèvres. Elle me fit des questions générales touchant mon pays et mes voyages, auxquelles je répondis aussi distinctement et en aussi peu de mots que je puis ; elle me demanda si je serais bien aise de vivre à la cour ; je fis la révérence jusqu'au bas de la table sur laquelle j'étais monté, et je répondis humblement que j'étais l'esclave de mon maître ; mais que, s'il ne dépendait que de moi, je serais charmé de consacrer ma vie au service de Sa Majesté ; elle demanda ensuite à mon maître s'il voulait me vendre. Lui, qui s'imaginait que je n'avais pas un mois à vivre, fut ravi de la proposition et fixa le prix de la vente à mille pièces d'or, qu'on lui compta sur-le-champ. Je dis alors à la reine que, puisque j'étais devenu un homme esclave de Sa Majesté, je lui demandais grâce que *Glumdaleitch*, qui avait toujours eu pour moi tant d'attention, d'amitié et de soins, fût admise à l'honneur de son service, et continuât d'être ma gouvernante. Sa Majesté y consentit et y fit consentir aussi le laboureur, qui était bien aise de voir sa fille à la cour. Pour la pauvre fille, elle ne pouvait cacher sa joie. Mon maître se retira et me dit en partant qu'il me laissait dans un bon endroit ; à quoi je ne répliquai que par une révérence cavalière.

La reine remarqua la froideur avec laquelle j'avais reçu le compliment et l'adieu du laboureur, et m'en demanda la cause. J'ai pris la liberté de répondre à Sa Majesté que je n'avais point d'autre obligation à mon dernier maître que celle de n'avoir pas écrasé un pauvre animal innocent, trouvé par hasard dans son champ ; que ce bienfait avait été assez bien payé par le profit qu'il avait fait en me montrant pour de l'argent et le prix qu'il venait de recevoir en me vendant ; que ma santé était très altérée par mon esclavage et par l'obligation continuelle d'entretenir et d'amuser le menu peuple à toutes les heures du jour, et que, si mon maître n'avait pas cru ma vie en danger, Sa Majesté ne m'aurait pas eu à si bon marché ; mais que, comme je n'avais pas lieu de craindre d'être désormais si malheureux sous la protection d'une princesse si grande et si bonne, l'ornement de la nature, l'admiration du monde, les délices de ses sujets, et le phénix de la création, j'espérais que l'appréhension qu'avait eue mon dernier maître serait vaine, puisque je trouvais déjà mes esprits ranimés par l'influence de sa présence très auguste.

Tel fut le sommaire de mon discours, prononcé avec plusieurs barbarismes et en hésitant souvent.

La reine, qui excusa avec bonté les défauts de ma harangue, fut surprise de trouver tant d'esprit et de bon sens dans un petit animal ; elle me prit dans ses mains, et sur-le-champ me porta au roi, qui était alors retiré dans son cabinet. Sa Majesté, prince très sérieux et d'un visage austère, ne remarquant pas bien ma figure à la première vue, demanda froidement à la reine depuis quand elle était devenue si amoureuse d'un *splackwock* (car il m'avait pris pour cet insecte) ; mais la reine, qui avait infiniment d'esprit, me mit doucement debout sur l'écritoire du roi et m'ordonna de dire moi-même à Sa Majesté ce que j'étais. Je le fis en très peu de mots, et *Glumdaleitch*, qui était restée à la porte du cabinet, ne pouvant pas souffrir que je fusse longtemps hors de sa présence, entra et dit à Sa Majesté comment j'avais été trouvé dans un champ.

Le roi, aussi savant qu'aucune personne de ses États, avait été élevé de la philosophie de la philosophie et surtout des mathématiques. Cependant, quand il vit de près ma figure et ma démarche, avant que j'eusse commencé à parler, il s'imagina que je pourrais être une machine artificielle comme celle d'un tourne-broche ou tout au plus d'une horloge inventée et exécutée par un habile artiste ; mais quand il eut trouvé du raisonnement dans les petits sons que je rendais, il ne put cacher son étonnement et son admiration.

Il envoya chercher trois fameux savants, qui étaient alors de quartier à la cour et dans leur semaine de service (selon la coutume admirable de ce pays.) Ces messieurs, après avoir examiné de près ma figure avec beaucoup d'exactitude, raisonnèrent différemment sur mon sujet. Ils convenaient tous que je ne pouvais pas être produit suivant les lois ordinaires de la nature, parce que j'étais dépourvu de la faculté naturelle de conserver ma vie, soit par l'agilité, soit par la facilité de grimper sur un arbre, soit par le pouvoir de creuser la terre et d'y faire des trous pour m'y cacher comme les lapins. Mes dents, qu'ils considérèrent longtemps, les firent conjecturer que j'étais un animal carnassier.

Un de ces philosophes avança que j'étais un embryon, un pur avorton ; mais cet avis fut rejeté par les deux autres qui observèrent que mes membres étaient parfaits et achevés dans leur espèce, et que j'avais vécu plusieurs années, ce qui parut évident par ma barbe, dont les poils se découvraient avec un microscope. On ne voulut pas avouer que j'étais un nain, parce que ma petitesse était hors de comparaison ; car le nain favori de la reine, le plus petit qu'on eût jamais vu dans ce royaume, avait près de trente pieds de haut. Après un grand débat, on conclut unanimement que je n'étais qu'un *replum scalcath*, qui, étant interprété littéralement, veut dire *lusus natura*, décision très conforme à la philosophie moderne de l'Europe, dont les professeurs dédaignant le vieux subterfuge des *causes occultes*, à la faveur duquel les sectateurs d'Aristote tâchent de masquer leur ignorance, ont inventé cette solution merveilleuse de toutes les difficultés de la physique. Admirable progrès de la science humaine !

Après cette conclusion décisive, je pris la liberté de dire quelques mots : je m'adressai au roi et protestai à Sa Majesté que je venais d'un pays où mon espèce était répandue en plusieurs millions d'individus des deux sexes, où les animaux, les arbres et les maisons étaient proportionnés à ma petitesse, et où, par conséquent, je pouvais être aussi bien en état de me défendre et de trouver ma nourriture, mes besoins et mes commodités, qu'aucun des sujets de Sa Majesté. Cette réponse fit sourire dédaigneusement les philosophes, qui répliquèrent que le laboureur m'avait bien instruit et que je savais ma leçon. Le roi, qui avait un esprit bien plus éclairé, congédiant ses savants, envoya chercher le laboureur qui, par bonheur, n'était pas encore sorti de la ville. L'ayant donc d'abord examiné en particulier, et puis l'ayant confronté avec moi et avec la jeune fille, Sa Majesté commença à croire que ce que je lui avais dit pouvait être vrai. Il pria la reine de donner ordre qu'on prit un soin particulier de moi, et fut d'avis qu'il me fallait laisser sous la conduite de *Glumdaleitch*, ayant remarqué que nous avions une grande affection l'un pour l'autre.

La reine donna ordre à son ébéniste de faire une boîte qui me pût servir de chambre à coucher, suivant le modèle que *Glumdaleitch* et moi lui donnerions. Cet homme, qui était un ouvrier très adroit, me fit en trois semaines une chambre de bois de seize pieds en carré, et de douze de haut, avec des fenêtres, une porte et deux cabinets.

Un ouvrier excellent, qui était célèbre pour les petits bijoux curieux, entreprit de me faire deux chaises d'une matière semblable à l'ivoire, et deux tables avec une armoire pour mettre mes hardes ; ensuite la reine fit chercher chez les marchands les étoffes de soie les plus fines pour me faire des habits.

Cette princesse goûtait si fort mon entretien, qu'elle ne pouvait dîner sans moi. J'avais une table placée sur celle où Sa Majesté mangeait, avec une chaise sur laquelle je pouvais m'asseoir. *Glumdaleitch* était debout sur un tabouret, près de la table, pour pouvoir prendre soin de moi.

Un jour, le prince, en dinant, prit plaisir à s'entretenir avec moi, me faisant des questions touchant les mœurs, la religion, les lois, le gouvernement et la littérature de l'Europe, et je lui en rendis compte le mieux que je pus. Son esprit était si pénétrant, et son jugement si solide, qu'il fit des réflexions et des observations très sages sur tout ce que je lui dis. Lui ayant parlé de

deux partis qui divisent l'Angleterre, il me demanda si j'étais un *whig* ou un *tory* ; puis, se tournant vers son ministre, qui se tenait derrière lui, ayant à la main un bâton blanc presque aussi haut que le grand mât du *Souverain royal* : " Hélas ! dit-il, que la grandeur humaine est peu de chose, puisque de vils insectes ont aussi de l'ambition, avec des rangs et des distinctions parmi eux ! Ils ont de petits lambeaux dont ils se parent, des trous, des cages, des boîtes ; qu'ils appellent des palais et des hôtels, des équipages, des livrées, des titres, des charges, des occupations, des passions comme nous. Chez eux, on aime, on hait, on trompe, on trahit, comme ici." C'est ainsi que Sa Majesté philosophait à l'occasion de ce que je lui avais dit de l'Angleterre, et moi j'étais confus et indigné de voir ma patrie, la maîtresse des arts, la souveraine des mers, l'arbitre de l'Europe, la gloire de l'univers, traitée avec tant de mépris.

Il n'y avait rien qui m'offensât et me chagrînât plus que le nain de la reine, qui, étant de la taille la plus petite qu'on eût jamais vue dans ce pays, devint d'une insolence extrême à la vue d'un homme beaucoup plus petit que lui. Il me regardait d'un air fier et dédaigneux, et riait sans cesse de ma petite figure. Je ne m'en vengeai qu'en l'appelant frère. Un jour, pendant le dîner, le malicieux nain, prenant le temps que je ne pensais à rien, me prit par le milieu du corps, m'enleva et me laissa tomber dans un plat de lait, et aussitôt s'enfuit. J'en eus par dessus les oreilles, et, si je n'avais pas été un nageur excellent, j'aurais été infailliblement noyé. *Glumdaleitch*, dans ce moment, était par hasard, à l'autre extrémité de la chambre. La reine fut si consternée de cet accident, qu'elle manqua de présence d'esprit pour m'assister ; mais ma petite gouvernante accourut à mon secours et me tira adroitement hors du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de lait. On me mit au lit ; cependant, je ne reçus d'autre mal que la perte d'un habit qui fut tout à fait gâté. Le nain fut bien fouetté, et je pris quelque plaisir à voir cette exécution.

Je vais maintenant donner au lecteur une légère description de ce pays, autant que je l'ai pu connaître par ce que j'en ai parcouru. Toute l'étendue du royaume est environnée de trois mille lieues de long et de deux mille cinq cents lieues de large ; d'où je conclus que nos géographes de l'Europe se trompent, lorsqu'ils croient qu'il n'y a que la mer entre le Japon et la Californie. Je me suis toujours imaginé qu'il devait y avoir de ce côté là un grand continent, pour servir de contrepoids au grand continent de Tartarie. On doit donc corriger les cartes et joindre cette vaste étendue de pays aux parties nord-ouest de l'Amérique ; sur quoi je suis prêt d'aider les géographes de mes lumières. Ce royaume est une presqu'île, terminée vers le nord par une chaîne de montagnes qui ont environ trente milles de hauteur, et dont on ne peut approcher à cause des volcans, qui y sont en grand nombre sur la cime.

Les plus savants ne savent quelle espèce de mortels habitent au-delà de ces montagnes, ni même s'il y a des habitants. Il n'y a aucun port dans tout le royaume, et les endroits de la côte où les rivières vont se perdre dans la mer sont si pleins de rochers hauts et escarpés, et la mer y est ordinairement agitée, qu'il n'y a presque personne qui ose y aborder, en sorte que ces peuples sont exclus de tout commerce avec le reste du monde. Les grandes rivières sont pleines de poissons excellents ; aussi, il est très rare qu'on pêche dans l'Océan, parce que les poissons de mer sont de la même grosseur que ceux de l'Europe, et par rapport à eux ne méritent pas la peine d'être pêchés ; d'où il est évident que la nature, dans la production des plantes et des animaux d'une grosseur si énorme, se borne tout à fait à ce continent ; et sur ce point, je m'en rapporte aux philosophes. On prend néanmoins quelque fois sur la côte, des baleines dont le petit peuple se nourrit et même se régale. J'ai vu une de ces baleines qui était si grosse qu'un homme du pays avait de la peine à la porter sur ses épaules. Quelquefois, par curiosité, on en apporte dans des paniers à *Lorbrylgrud* ; j'en ai vu une dans un plat sur la table du roi.

(A continuer.)

LES PERDRIX
CONTE.

Puisque j'ai entrepris le métier de conteur, il faut que je vous conte aujourd'hui, non pas une fable, mais une aventure arrivée à un certain vilain nommé Gombaud.

Il avait attrapé derrière sa haie deux perdrix. Aussitôt il les apprêta et les fit rôtir. Mais voulant profiter de sa bonne fortune pour régaler quelqu'un, il alla, pendant que Marie, sa femme, tournait la broche, inviter son curé.

Avant qu'il fut de retour les perdrix se trouvèrent cuites ! de la sorte que Marie, en l'attendant, crut devoir les mettre dans un plat. Le hasard fit que, lorsqu'elle les tira de la broche, il y resta un morceau de peau. Elle l'avalait : vous en eussiez fait autant ; mais malheureusement il lui parut si bon qu'il lui fit naître l'envie de tâter aux perdrix.

Chacun ici-bas a ses plaisirs : l'un aime l'argent, l'autre ses aises : Marie aimait la bonne chère ; et, pour un morceau qui lui eût plu, elle vous aurait donné toutes les couronnes du monde. Elle prit donc un des oiseaux, en détacha une cuisse, puis une autre, ensuite vinrent les ailes ; bref, une perdrix tout entière y passa.

Cependant Gombaud n'arrivait point, et il en restait encore une. Manger celle-ci, la dame en était violemment tenté ; mais aussi comment s'excuser ? Elle se contenta seulement d'en arracher le cou, qu'elle suçait. Ce cou lui parut délicieux. Enfin, pour achever, il en fut de la seconde perdrix comme de la première, tout fut mangé.

Un instant après, Gombaud rentre, et demande si les perdrix étaient cuites.

— Ah ! sire, répondit la femme d'un air dolent, ne m'en parlez pas, j'ai bien du chagrin ; un maudit chat vient d'entrer qui les a emportées.

A ces mots le vilain courut sur elle en fureur, et il lui aurait arraché les deux yeux si elle ne se fut écrié :

— C'est pour rire, imbécile : c'est pour rire ; est-ce que vous ne voyez pas que je me moque de vous ? Je les ai couvertes pour les tenir chaudes.

— A la bonne heure, reprit le mari ; car, ventredieu ! tu les aurais payées plus chères qu'au marché. Ça, mon hanap de madraie ma plus belle nappe ; alerte. Je vais étendre ma chape dans le verger, nous mangerons sous notre treille et sur l'herbe.

— C'est bien pensé, répartit la femme ; mais commence toujours par aiguïser ton couteau, il en a besoin.

— Gombaud se mit en bras de chemise et alla sur une pierre dans sa cour repasser le couteau.

Pendant ce temps arriva le curé, qui trouva la femme seule.

— Sauvez-vous, sire, lui dit-elle. sauvez-vous ; il n'y a pas de temps à perdre. Gombaud va venir, et vous êtes un homme mort.

— Es-tu folle avec ton Gombaud ? Oui, sans doute, il va venir, et je l'espère, puisque nous devons manger deux perdrix ensemble.

— C'est un tour qu'il vous joue, Sire. Il n'y a ici, comme vous voyez, ni perdreaux, ni perdrix ; mais il vous en veut, et il a juré que s'il peut vous tenir il vous coupera les oreilles. Voyez dans la cour avec quelle action il aiguïse son couteau : Ne vous avisez pas de l'attendre, encore une fois. J'aurais du chagrin, moi qui vous aime, de vous voir attrapé.

Le curé ne se fit pas répéter l'avis, et il sortit bien vite.

La femme alors appela Gombaud :

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit le vilain,

— Il y a que notre prêtre emporte les perdrix, et que si vous ne les rattrapez, c'est autant de perdu.

Gombaud à l'instant galoppe après le curé, son couteau à la main. Celui-ci qui se croit poursuivi, redouble de vitesse. Ils courent ainsi tous deux pendant quelque temps, l'un faisant de grandes menaces, l'autre mourant de frayeur et à chaque pas tournant la tête. Le curé heureusement avait quelque avance. Il eut le temps de gagner sa maison, et s'y enferma aussitôt au verrou, mais ni l'un ni l'autre ne tâta de la perdrix.

— Viens tu au cimetière ?

— Non, je ne voudrais pas rester nu tête par un temps pareil pour âme qui vive.

L'habitude d'user les bardes de sa sœur



Marie. — Que je souffre donc de cette dent ! Il faut que je la fasse arracher.

Juliette. — Ne fais pas cela, maman me la fera porter.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS



Alfred, est allé pour la première fois, la semaine dernière au Jardin de l'enfance.

La tante Sarah. — Eh ! bien trouves-tu cela de ton goût, Alfred ?

Alfred. — Je ne puis pas dire non ; nous y sommes très bien ; mais c'est enfant comme tout.

SON PREMIER HANSON



Le cocher. — Cab, monsieur ?

L'oncle Julien, (qui n'est jamais venu à Montréal.) — Ben... ! Je ne dis pas non... ! Mais je vais vous dire, je ne grimpe pas sur ces affaires-là. Si vous voulez que je me mette en avant, c'est correct.

PRUDENCE DE LA GRENOUILLE

(FABLE)

La grenouille un jour aperçut le bœuf
Qui passait par là, broutant une gerbe.
"Celui-ci, dit-elle est plus gros qu'un œuf ;
Il a dû manger des montagnes d'herbe.

Afin d'égaliser sa taille superbe,
Je n'ai qu'à m'enfler, par quelque tour neuf...
Mais si je crevais, — passez-moi ce verbe,
Je plains mon époux qui resterait veuf !"

Elle dit, prudente, et garde sa taille
Là-dessus, on prend le bœuf, on le taille ;
Pour plusieurs repas on fait des rôtis.

" Ah ! dit-elle alors, restons philosophes.
Les grands sont sujet à des catastrophes
Qui ne tombent pas sur les plus petits !"

LA RAGE DE LA FALSIFICATION

Les Russes sont, paraît-il, gens d'esprit : à preuve la fable de *Quatre Mouches* qu'un né natif des rives de la Néva me contait l'autre jour, comme née sur les mêmes rives :

Il était une fois quatre mouches russes qui cherchaient de quoi manger. L'une d'elles apercevant des confitures sur une table, eut la tentation d'y goûter. Les confitures étant falsifiées, la malheureuse mouche expira bientôt dans des douleurs effroyables.

" Que cet exemple nous profite, dit la seconde mouche, ne mangeons plus que du pain. " Elle en mangea. Le pain contenait de l'alun, qui lui tordit les entrailles ; et la seconde mouche trépassa aussi tristement que la première.

" Moi, dit la troisième, je me contenterai de boire un peu de la bière contenue dans ce verre. " Elle y goûta. La bière était *salicylée*. La troisième mouche suivit les deux autres au pays dont on ne revient pas.

Alors la quatrième mouche, réduite au désespoir par le trépas de ses sœurs, et voyant combien la vie était difficile dans ce monde où tout est falsifié, eut des idées de suicide. Une feuille humide se trouvait là, sur laquelle elle lut : *Papier tue-mouches*. " Voilà mon affaire ", dit-elle. Et elle se jeta sur la feuille humide. Mais plus elle buvait au liquide dont cette feuille était imprégnée, moins elle sentait la mort venir. Le prétendu papier empoisonné était falsifié comme le reste.

" Or, ajoute le fabuliste slave en façon de moralité, tout cela était de fabrication allemande. "

J'aime à croire, en effet, que rien de cette moralité ne peut être applicable aux industriels d'aucun autre pays.

SOIGNEZ VOS EXPRESSIONS

L'arocat au témoin : — Sous votre serment n'êtes vous jamais arrêté au magasin du défendeur, en marchant de ce côté-là, pour prendre un coup ?

Le témoin. — Jamais de ma vie, monsieur, je n'ai marché en m'arrêtant.

LES ENFANTS

Notre maison hier était pleine d'enfants,
C'était le jour des prix. Joyeux et triomphants,
Dans leur petit jargon ils célébraient la fête
Et faisaient un tapage à nous casser la tête :
Et moi, je me disais, à leurs chants bruyants,
Quand donc finirez-vous, implacables enfants ?
Ils ont fini ; ce soir, par la nouvelle allée,
Comme un essaim d'oiseaux leur troupe est envolée ;
Ils sont partis enfin ; tout est calme, tout dort ;
Plus de jeux, plus de bruit ; mais hélas ! c'est la mort.
Aimons le dévouement ; les enfants, c'est la vie :
Aimons leurs jeux, leurs cris, et portons-leur envie ;
Ils sont meilleurs que nous ; leur âge est innocent,
Et dans leur jeune veine il bouillonne du sang.
Ne les attristons pas par des conseils moroses ;
Ils verront assez tôt le grand revers des choses.
En attendant le jour que garde l'avenir.
Avec eux, sans orgueil, aimons à rajourner :
Devant eux est le monde, et devant eux la vie,
Qui toujours de devoirs doit être bien remplie ;
Car, aux mains des mortels, c'est un vase d'airain
Où le vide souvent pèse plus que le plein.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

VIII

(Suite.)

—Monsieur, répondit Louis XIV après un moment de réflexion, le pouvoir qui rapproche les rois de Dieu est, du moins vous le prétendiez naguère, le don de clémence ! J'ai bien voulu par respect et par affection pour Madame, — le roi désigna la marquise, — ne pas exiger de vous votre nom. Un aveu et un repentir complets peuvent vous valoir votre grâce : parlez !

—Ma grâce, sire, répéta le boucanier d'une voix qui retentit vibrante comme une note de clairon ; ah ! je supplie humblement le roi de m'épargner, je n'ose dire cet outrage, mais au moins cette douleur. Moi gracié comme un vil ou un faible criminel ! Que deviendraient alors mon énergie, mon courage ! Non... non... point de grâce, sire ; je le demande à Votre Majesté à deux genoux... que le roi me laisse le souvenir de la flétrissure qu'on a voulu m'infliger ; ce souvenir fait ma force et stimule mon génie.

Legoff s'arrêta un moment, puis profitant de la stupéfaction causée à Louis XIV par sa réponse :

—Sire, ajouta-t-il avec une énergie dont on comprenait que le respect seul contenait l'éclat ; sire, ne brisez pas le rêve qui soutient depuis près de vingt ans mes efforts, celui d'écrire ma vengeance dans l'histoire !

—Que signifient ces paroles, Monsieur ? dit lentement Louis XIV en fronçant les sourcils.

—Elles signifient, sire, qu'accusé à tort d'avoir porté atteinte aux droits de la couronne, lorsque je défendais seulement les privilèges de la noblesse et la cause de la justice je tiens à montrer d'une façon éclatante, en travaillant à la gloire de Votre Majesté, que jamais je n'ai cessé d'être un fidèle sujet.

Louis XIV, avec ce tact exquis qu'il possédait, pour juger les hommes, lorsque son esprit n'était pas prévenu, comprit que la nature du boucanier présentait un côté réellement grandiose, digne d'examen, et dont il pourrait peut-être tirer parti. Aussi, loin de couper court à cet entretien qui durait déjà depuis un quart d'heure, reprit-il la conversation :

—Monsieur de Montbars, dit-il, — puisque je veux bien vous permettre de rester à l'abri derrière ce nom ; — monsieur de Montbars, je prends en considération vos sentiments de respect et de dévouement : qu'avez-vous à me demander ?

—J'ai à demander à Votre Majesté qu'elle me permette, je vous le répète, de me dévouer à sa grandeur ; qu'elle veuille bien, en acceptant les ressources immenses que je lui apporte, me laisser prendre place dans son règne, parmi les plus grands !..

—Expliquez-vous plus clairement, monsieur de Montbars. Le devoir du roi est d'accueillir et d'écouter les sujets qui l'aident dans ses efforts pour la prospérité de l'État. Jusqu'à présent votre langage a été mystérieux, vague, obscur ; précisez, je vous prie.

Legoff se recueillit pendant quelques secondes, puis il se mit à dérouler avec une clarté, une énergie et parfois un véritable bonheur d'expression le plan dont nous l'avons déjà vu entretenir sommairement monseigneur de Pontchartrain.

Soit que la présence du roi stimulât le boucanier, soit qu'il eût attendu ce moment pour frapper un coup décisif, il entra dans ses développements et dans des détails qu'il n'avait pas jugé à propos, sans doute à communiquer au secrétaire d'État au département de la marine et des finances.

Plusieurs fois Louis XIV et madame de Maintenon échangèrent, à certains passages du discours de Legoff, un regard dans lequel la surprise se mêlait à dose égale à l'admiration.

—Monsieur de Montbars, dit Louis XIV lorsque Legoff cessa de parler, je vous ai écouté, vous le voyez, avec l'attention que mérite un sujet animé de bonnes intentions, car je crois à la sincérité de votre enthousiasme : j'examinerai mûrement le plan que vous m'avez soumis. Je vous prierai même de me remettre un mémoire à ce sujet. N'avez-vous plus rien à dire ?

—Il me reste, au contraire, un pénible détail à aborder, sire ! Je me hate d'ajouter que si je n'avais pas l'honneur de me trouver en ce moment devant le plus grand roi de la terre, je me garderais bien de parler comme je vais le faire. Sire, quelque éloignés que nous soyons, nous autres boucaniers de la mère-patrie, nos cœurs ne sont pas tellement détachés de la France, qu'ils ne battent d'orgueil, de joie à ses triomphes, et ne souffrent de ses revers. Nous nous inquiétons, au milieu de notre vie aventureuse, des événements qui se passent de l'autre côté de l'Océan, et nous savons à quel point d'épuisement est réduit aujourd'hui le royaume. Que Votre Majesté me pardonne une hardiesse qui m'est inspiré par l'amour ardent que je porte à mon pays...

—Vous voulez me proposer votre appui, monsieur de Montbars ! interrompit Louis XIV avec ironie.

—Oui, sire mon appui, répéta le boucanier d'une voix assurée. Vous êtes trop au-dessus de l'humanité pour ne pas avoir une foi aveugle dans la puissance sans bornes de Dieu ! Votre Majesté a depuis peu subi trop de revers pour pouvoir mettre en doute l'action directe et impénétrable de la Providence sur les événements humains ! Pourquoi donc le roi se refuserait-il à croire que Dieu se sert d'un humble et obscur instrument pour lui venir en aide, et que je suis, moi, cet humble et obscur instrument ?

Ces paroles prononcées avec une conviction pleine de ferveur, étaient d'une grande adresse : la marquise de Maintenon les accueillit par un signe de tête approbatif, et Louis XIV en parut impressionné.

—Je ne vous cacherais pas, de Montbars, dit-il, que ce langage dans votre bouche m'étonne et me charme à la fois. Je mets en effet la confiance en Dieu et la pratique de la religion avant toutes les choses terrestres. Expliquez-vous sans crainte de me déplaire. De quelle façon entendez-vous rétablir les finances épuisées de mon royaume ?

—En suppliant d'abord Votre Majesté de vouloir bien accepter ces dix millions, répondit Legoff en retirant de dessous son manteau un pli cacheté : millions qui, s'ils sont employés selon mes vues, doivent être deux fois démultipliés avant cinq mois d'ici.

Le roi, à l'annonce de cette somme énorme, et qui lui arrivait si juste à point, dut garder un moment de silence, pour ne pas laisser deviner son émotion.

—Que contient cette lettre ? demanda-t-il au boucanier avec une indifférence assez bien jouée.

—Dix traites d'un million chacune, acceptées par le banquier Samuel Bernard, et payables à un mois de vue ! répondit Legoff, qui, déchirant l'enveloppe, en retira les trai-

tes annoncées, et les plaça sur un guéridon d'argent massif doré.

—Parlez, monsieur, dit Louis XIV.

—Sire, s'écria le boucanier, mon plan est de prendre la puissante et florissante ville de Carthagène !

Après ce début qui le plaçait de prime-abord au cœur de la question, Legoff développa au roi, en n'omettant aucun détail, en répondant d'avance aux objections qu'on eût pu lui adresser, le plan de sa vaste entreprise.

Il n'avait pas encore cessé de parler que Louis XIV ne doutait déjà plus de la réussite de ce hardi projet.

—Monsieur, lui répondit-il, je crois à la possibilité de ce que vous dites, et la nomination de Ducasse, que j'estime fort, au commandement des forces de la flibuste, suffirait pour me décider, si je n'étais retenu par une grave considération. Des plaintes, je vous le le répète, m'ont été portées sur l'irrégularité de vos hommes, sur les sacrilèges qu'ils commettent ! Qui m'assure que le sac de la ville de Carthagène ne donnera pas lieu au renouvellement de scènes et d'actions si odieuses et si condamnables ?

—Ma parole, sire ! s'écria Legoff avec fierté ! Quant aux calomnies répandues sur le compte des flibustiers, elles viennent d'un plan concerté contre la puissance de Votre Majesté par la maison d'Autriche. Une indiscretion a laissé entrevoir aux ennemis du roi les ressources qu'offre à Votre Majesté l'emploi réglé des boucaniers des Antilles, et aussitôt un homme a été envoyé d'Espagne en France avec mission d'entraver, par tous les moyens possibles, la réalisation de ce dessein !

Sire, quand on a des millions à prodiguer, il est facile de tout savoir, de tout apprendre. Je puis, si Votre Majesté le désire, lui nommer l'ambassadeur occulte chargé des intérêts de la maison d'Autriche.

—Vraiment ! dit Louis XIV pensif. Prenez garde, monsieur de Montbars, de détruire par un mot hasardeux ou maladroit la bonne opinion que vous m'avez donnée, de votre sagacité.

—Je connais trop bien, Sire, le respect sans bornes que dois à Votre Majesté pour prononcer devant le roi des paroles hasardeuses. Je suis prêt, je le répète, à nommer cet homme.

—Vous insistez, soit ! Quel est donc le nom de cet ambassadeur occulte ?

—Le senor Sandoval, comte de Monterey, grand d'Espagne de première classe et chevalier convert.

Cette réponse, cela devait être, frappa l'imagination de Louis XIV d'une espèce de terreur superstitieuse.

Ce Montbars qui savait ce que lui, le roi, ignorait ; qui prodiguait les millions, parlait avec une assurance contagieuse de vastes projets, dignes de la puissance d'un monarque, et traitait enfin avec lui, Louis XIV, d'égal à égal, malgré la forme respectueuse dont il enveloppait ses offres, cet homme ne pouvait se tromper.

—Monsieur de Montbars, — reprit bientôt le roi, en désignant par un geste de tête les billets acceptés par le banquier Samuel Bernard, et posés par Legoff sur un guéridon, — reprenez ces papiers : le roi de France n'accepte point d'argent d'un de ses sujets. Adressez-vous à M. de Pontchartrain, notre secrétaire d'État à la marine et aux finances. Un dernier mot pour en finir. Si, comme cela n'est pas impossible, je consens à l'expédition de Carthagène, que comptez-vous demander en retour des dix millions avancés par vous ?

—Trois choses, sire : d'abord, que mes officiers marchent de pair avec ceux de la marine royale ; ensuite que l'amiral nommé par

Votre Majesté pour commander en chef l'expédition ait à un moment donné, et qui, je l'espère, ne se présentera pas, à m'obéir implicitement ! Toutefois je m'engage à ne donner aucun ordre à cet amiral qu'autant que M. Ducasse, que le roi estime si fort, connaîtra et approuvera cet ordre. Enfin, je désire que mes flibustiers reçoivent un tiers du butin qui sera fait à Carthagène.

—Accepteriez-vous des aumônières sur les navires de votre flotte, monsieur de Montbars ? demanda Louis XIV, sans se prononcer sur les exigences du boucanier.

—Avec la plus vive reconnaissance, sire ! La pensée qu'ils recevraient les secours de la religion à leurs derniers moments redoublerait le courage de mes flibustiers. Jamais nous n'engageons de combat sans implorer auparavant l'aide du Dieu tout-puissant des armées !...

Cette réponse de Legoff était d'une scrupuleuse exactitude ; elle décida peut-être, dans l'esprit de madame de Maintenon, et, par conséquent, dans celui de Louis XIV, du sort de l'expédition de Carthagène.

—Monsieur dit le roi, je vous autorise à aller, de ma part, trouver M. de Pontchartrain.

Legoff s'inclina profondément devant Louis XIV et la marquise de Maintenon, et s'éloigna à reculons comme un homme de cour, sans que son visage décelât l'émotion du triomphe : cependant la joie était dans son cœur.

Une fois dans la cour d'honneur du palais, Legoff se dirigeait tranquillement vers son carrosse resté en dehors de la grille, lorsqu'une exclamation de surprise, poussée à ses côtés, l'arracha à ses pensées et lui fit relever la tête.

Il se trouva face à face avec le chevalier de Morvan.

—Vous ici, mon gentilhomme ! dit Legoff avec douceur et en reprenant son air habituel de bonhomie. Parbleu ! il paraît que nous sommes destinés à nous rencontrer toujours !

—Ah ! vous avez un carrosse ! répéta avec surprise de Morvan qui remarqua seulement alors l'élégance sévère et irréprochable de la toilette de son nouvel ami. Jour de Dieu ! quel costume pour un maquignon ! vous semblez venir de la cour.

—Je viens, en effet, de causer pendant une heure en particulier avec le roi, répondit simplement Mathurin, en se rangeant pour laisser le jeune ébahi monter dans le carrosse.

IX

Si l'on se reporte par la pensée à la date à laquelle se passe cette histoire, c'est à dire à une époque où le prestige de la royauté était presque une religion, on comprendra sans peine, non-seulement l'étonnement, mais encore la stupefaction que la réponse de Mathurin dut causer à de Morvan.

—Vous vous êtes entretenu pendant une heure en particulier avec Sa Majesté Louis XIV ? répéta le jeune gentilhomme en regardant à deux reprises son compagnon pour s'assurer s'il n'était pas en proie à un accès de folie.

—Certes, dit Mathurin : mais que trouvez-vous donc de si extraordinaire à cela ? Nous avions, le roi et moi, une affaire à traiter ; il a bien fallu nous voir pour débattre nos intérêts respectifs !...

De Morvan crut alors, — sachant combien son compagnon manquait d'éducation et de savoir-vivre, — à une plaisanterie d'un goût équivoque, mais Mathurin ne le laissa pas longtemps dans cette erreur !

—Monsieur le chevalier, lui dit-il en changeant tout à coup de ton, c'est à peine si je

vous ai vu pendant quelques heures, mais cela m'a suffi pour vous apprécier comme vous le méritez.

Le moment est venu où je dois reprendre vis-à-vis de vous ma physionomie véritable.

Qu'il ne soit plus question de ce maquignon mal-appris à qui vous avez accordé l'hospitalité à Penmark, et que le hasard a semblé placer depuis lors plusieurs fois sur vos pas ! Je me nomme le baron Legoff, et j'ai depuis longtemps des projets sur vous.

Le calme plein de dignité avec lequel Legoff prononça ces paroles ne laissa aucun doute à de Morvan sur leur véracité.

La surprise qu'il éprouva fut extrême, et à cette surprise se mêla un secret dépit, presque un sentiment d'humiliation qui lui fit monter le rouge au visage.

Le jeune homme, en songeant à quel point le prétendu maquignon avait abusé de sa crédulité et rendu son inexpérience flagrante, eut peine à retenir sa colère :

—Monsieur le baron, lui répondit-il, permettez-moi de vous rappeler que ce rôle d'un maquignon grossier si bien joué, ou, pour être encore plus exact, trop bien joué par vous, vous a valu de ma part des paroles dures à entendre et difficiles à supporter quand on est gentilhomme ! Si la façon dont je vous ai traité à Penmark ne s'est pas effacée de votre souvenir, et que vous désiriez m'en demander raison, soyez persuadé que, malgré notre récente amitié, je suis...

—Mon cher Louis, répondit le boucanier, vous êtes le seul être que j'aime au monde... le seul lien qui me rattache encore à l'humanité !... Un seul mot suffira pour vous expliquer la tendresse et le dévouement sans bornes que je vous porte : j'ai été l'intime ami, le *matelot*, ainsi que cela se dit aux îles, ou, si vous le préférez, le frère d'armes du comte de Morvan, votre père !...

—Vous avez connu mon père, monsieur ? interrompit de Morvan avec un élan plein de pâleur et de larmes. Oh ! de grâce... parlez !... puis-je espérer encore...

—Le comte de Morvan est mort assassiné entre mes bras, répondit lentement Legoff avec une émotion profonde. Les dernières paroles qu'il m'adressa furent : " Mon ami, je recommande à ta tendresse mon pauvre Louis, mon fils... deviens son père. "

Un assez long silence suivit cette réponse du boucanier. Tout à coup, de Morvan saisissant vivement la main rude et basanée du baron, la porta à ses lèvres et la baisa pieusement en disant : " C'est cette main qui a fermé les yeux de mon père ! " Puis, éclatant en sanglots, il se jeta éperdu de douleur dans les bras du frère d'armes du comte de Morvan.

—Ah ! monsieur, reprit le pauvre jeune homme, le premier moment du désespoir passé : ah ! monsieur, vous aussi vous pleurez !...

En effet, de grosses larmes coulaient silencieuses le long des joues, bruniées par le soleil des tropiques, du boucanier.

—Oui, je pleure, répondit Legoff sans songer à cacher sa faiblesse, car ton père avait un cœur comme on n'en retrouve plus sur la terre ; et il m'aimait... ah ! il m'aimait... comme on ne m'aimera plus !

—Je ferai de mon mieux pour...

—Oui, tu es un brave et loyal garçon, Louis, je le sais ; mais, que veux-tu ! il y a des affections qui ne se remplacent pas !

Legoff s'arrêta un instant, puis reprenant bientôt la parole, mais cette fois d'une voix stridente et dont les notes ressemblaient assez au bruissement que produit la course du serpent à trèvers les savanes desséchées du désert :

—Sais-tu encore ce qui me fait pleurer ?

dit-il : c'est que depuis quinze ans que ton père n'est plus, mon bras n'a pu atteindre son assassin !... J'ai jusqu'à ce jour laissé le sang de mon *matelot* sans vengeance ?... Comprends-tu à présent pourquoi j'ai besoin de toi !...

—Oui s'écria de Morvan, et je jure, devant Dieu, que, dans quelque position que je me trouve, en quelque moment que ce soit, je quitterai sans hésiter, amour, fortune, plaisirs, pour obéir à votre voix, dès qu'elle m'appellera pour courir sus à l'assassin du comte de Morvan.

—Je prends acte de ce serment ! dit le boucanier d'un ton solennel. N'oublie point, Louis, que d'y manquer équivaldrait pour toi à la malédiction de ton père !

Legoff laissa pendant près d'une demi-heure le jeune homme livré à ses réflexions.

Ce ne fut qu'en arrivant à Sèvres qu'il reprit la conversation.

—Mon cher comte, dit-il, me permettez-vous de vous adresser une question, peut-être indiscret et à coup sûr embarrassante, si vous y répondez avec franchise ? Comment se fait-il que je vous aie rencontré à Versailles ?

—J'étais à Versailles pour attendre à son passage et l'entrevoir, ne fût-ce qu'une seconde seulement, une jeune personne que j'aime de tout mon cœur, répondit le gentilhomme en rougissant, mais heureux d'avoir enfin un ami à qui il put parler de la fille du comte de Monterey.

—Nativa de Sandoval, n'est-ce pas ?

—Elle-même, dit de Morvan, sans chercher à cacher son étonnement. A mon tour, baron Legoff, laissez-moi vous demander comment vous avez pu deviner mon secret !

—Il m'est impossible de satisfaire votre curiosité. J'interroge beaucoup, mais je ne réponds jamais. Du reste, si ce renseignement peut vous être agréable, je vous apprendrai que je connais Nativa depuis deux ans.

—Vous connaissez Nativa depuis deux ans ! répéta le jeune homme !

—Depuis deux ans ou dix-huit mois. Cette petite est fort jolie et fort aimante ! La première fois que j'entendis parler d'elle ce fut à propos d'une passion violente qu'elle éprouvait pour un des plus célèbres boucaniers de l'île de la Tortue. Un garçon plein de distinction, ma foi, et joli homme au possible ! Nativa me l'a raconté elle-même.

—Vraiment !... Alors cette enfant est plus forte que je ne l'aurais cru. Ah ! c'est elle-même qui vous a fait cet aveu ?... Tiens ! mais cela dénote de sa part une hardiesse et une profondeur d'esprit réellement incomparables !... Et, dites-moi cher comte, Nativa a-t-elle ajouté que le souvenir de cet homme était resté tellement vivace en son cœur, qu'il y a de cela six mois à peine, elle lui écrivit pour lui offrir sinon sa fortune, car son père l'eût déshérité, du moins sa main ?

—C'est une infâme calomnie ! s'écria de Morvan.

—Bon ! voilà que vous m'insultez gratuitement, dit Legoff en riant. Au fait, les amoureux ne sont-ils pas les trois quarts du temps fous à lier ? Qu'attendre de raisonnable de leur part ? Après tout, si Nativa, si franche et si explicite avec vous, ne vous a point parlé de cette lettre, c'est que cette lettre sans doute n'a jamais existé...

—Je vous le répète, baron, c'est une calomnie infâme !

—A votre assurance, je serais assez porté à partager votre opinion, si une chose ne me gênait un peu... C'est que j'ai vu par moi-même la lettre de Nativa entre les mains du boucanier à qui elle l'a adressée. Peut-être aussi ce boucanier a-t-il fait un faux pour

briller à nos yeux et s'amuser à nos dépens !...

N'importe, si vous voulez en croire mon expérience, vous rompez au plus vite avec Nativa... Il y a dans le regard de cette jeune fille quelque chose de profond qui ne sied pas à son âge et me donne une mauvaise opinion d'elle... Vous ne répondez pas !... Allons, je comprends votre silence. Il signifie que l'esprit le plus droit et le cœur le plus ferme, lorsqu'ils sont atteints par l'amour, cessent, le premier de voir clair, et le second de résister... Ne parlons plus de cela.

—Oui, je vous serai en effet obligé de changer de sujet de conversation, dit de Morvan ; revenons à ce qui nous concerne. Comment se fait-il, je vous prie, que depuis dix-sept ans que monsieur le comte de Morvan est mort, vous n'avez jamais songé à m'apprendre cette triste nouvelle ?

—Cher Louis, j'ignore si les idées dans lesquelles vous avez été élevé vous permettront de comprendre ma réponse. Lorsque mon malheureux *matelot* fut assassiné, vous étiez âgé de cinq à six ans à peine.

Quelle impression eût faite à cette époque sur votre esprit l'annonce de cet épouvantable malheur ! Une impression à peu près nulle, qui se serait affaiblie rapidement d'heure en heure pour ne plus laisser de traces le lendemain. Une fois arrivé à l'âge de la force et de la raison, la fin tragique de votre infortuné père avec laquelle vous auriez été familiarisé depuis longtemps, n'eût éveillé en vous ni sentiment de douleur ni idée de vengeance. J'ai donc préféré attendre. A présent, il est un reproche que vous n'osez peut-être pas m'adresser, mais que votre cœur doit formuler tout bas ; vous trouvez sans doute, que j'aie laissé votre jeunesse se passer dans l'abandon, presque dans la misère ! Je ne vous cacherai pas non plus qu'en agissant ainsi j'ai encore obéi à un calcul.

J'ai craint que la richesse, le luxe, l'abus des jouissances ne vous fissent perdre votre virilité morale et physique, ne vous rendissent un être efféminé, incapable de prendre et de suivre une grande et forte résolution.

Je me suis contenté, pour vous mettre au-dessus des atteintes d'une pauvreté, qui, elle aussi, eût pu vous flétrir, de vous donner la stricte nécessaire. C'était d'après mes ordres que l'armateur Cointo vous comptait une pension mensuelle de cinquante livres.

Que votre fierté ne s'indigne pas de ces faibles secours, je ne les considère que comme des avances. Une heure d'audace suffira, si vous voulez bien suivre mes conseils, pour vous acquitter vis-à-vis de moi, au-delà même de ce que vous me devez.

A présent, il me reste à vous demander, au nom de votre père qui avait une si entière confiance en moi, de ne plus jamais m'adresser une question. Je suis habitué à agir par moi seul ; toute intervention étrangère, fût-elle même dévouée, ne pourrait que nuire à mes projets.

—Cependant, baron Legoff, interrompit de Morvan, il faut bien que je sache par quel moyen vous espérez arriver à découvrir l'assassin de mon père.

—Je connais cet assassin, Louis.

—Et il vit encore !... Ah ! vous n'avez pas aimé le comte de Morvan, ainsi que vous le prétendez ! s'écria le jeune homme avec un ton de reproche plein d'amertume.

—Si l'assassin vit encore, Louis, répondit le boucanier, c'est que son châtiment n'eût pas égalé son crime. Ce n'est pas seulement sa mort que je veux... La mort n'est rien... Je tiens à venger votre père... A présent, je vous le répète, plus de questions. Disposez de moi comme bon vous l'entendrez,

J'ai du crédit, de l'argent, de l'audace... tout cela est à vous. Ne désirez-vous rien ?

—Rien, je vous remercie.

—Pas même d'être invité à la fête qui aura lieu lundi prochain à la cour ? demanda le boucanier en souriant. Allons, mon cher Louis, continua Legoff en remarquant l'embarras du jeune homme, voilà qui n'est pas bien, vous manquez de confiance en moi.

Le boucanier n'avait pas encore achevé de prononcer cette phrase, que le carrosse s'arrêtait dans la rue de l'Arbre-Sec, devant l'hôtel du Cheval-Blanc.

—A lundi, n'est-ce pas ? dit Legoff en embrassant de Morvan avec tendresse. Soyez prêt ; je viendrai vous prendre à neuf heures. Est-ce convenu ?

—A lundi, répéta le chevalier en rougissant.

X

Le lendemain de son combat avec le vicomte de Châtillon, de Morvan avait reçu, à son réveil, une lettre de Nativa : la charmante Espagnole le priait — de la rassurer, par un mot et sans perdre de temps, sur l'issue de son duel. Elle ajoutait que le comte de Monterey allait voir le roi et que de cette entrevue dépendait la mise immédiate à exécution ou l'abandon momentané du plan dont elle avait entretenu le chevalier.

De Morvan, ivre de joie en recevant ce billet, qui pouvait à la rigueur passer pour un avertissement, remit à la messagère de Nativa, une des femmes de l'hôtel d'Harcourt, la lettre suivante :

« Mademoiselle, tant que je conserverai l'espoir, quelque minime qu'il soit, de parvenir à me faire aimer de vous, je serai, je le sens, invulnérable. Mon adversaire ne mourra pas de sa blessure. Je cours tout de suite à Versailles. Il me sera, je ne l'ignore pas, impossible de vous parler ; mais au moins, je vous verrai : votre apparition, quelque courte qu'elle soit, me vaudra tout un jour de bonheur !... De grâce, accordez-moi un nouvel entretien »

Telle fut la cause qui fit se rencontrer à Versailles le chevalier de Morvan et le baron Legoff.

Le lundi suivant, c'est-à-dire trois jours après, de Morvan, levé dès quatre heures du matin, s'occupait avec un soin infini, et tout à fait en dehors de ses habitudes, des détails de sa toilette.

A six heures il accusait déjà Legoff de lui manquer de parole et le trouvait en retard.

Alain, ce n'était pas la bonne volonté, mais bien le savoir qui lui faisait défaut, assistait en spectateur aux préparatifs de son maître.

Il ne comprenait pas qu'un homme de bon sens comme le chevalier pût dépenser autant de temps à se parer : cela l'attristait.

En ce moment on frappa à la porte de la chambre, et Legoff entra.

Le boucanier portait un costume d'une richesse sans égale, quoique d'une grande sévérité ; chaque bouton de ses vêtements était un diamant ; la simple torsade de son épée, composée d'un collier tordu de perles admirables, valait au moins vingt mille livres.

—J'étais bien sûr de vous trouver prêt et vous impatientant déjà, mon cher Louis, dit-il à de Morvan après l'avoir embrassé. Pourtant, huit heures sonnent à peine.

—Partons-nous, cher baron ? s'écria le jeune homme, Legoff hochait lentement la tête d'un air de douce pitié, et, passant son bras sous celui du chevalier, il se dirigea vers la porte de sortie.

Au moment où le chevalier arrivait à Versailles, le premier carrosse qu'il rencontra renfermait le comte de Monterey, Nativa et l'abbé Dubois !

XI

A cette vue, le jeune homme ne put retenir un cri d'étonnement et de rage.

Nativa et l'abbé Dubois ! N'y avait-il pas, en effet, dans ce rapproche si extraordinaire, de quoi bouleverser toutes les idées de de Morvan ?

Le misérable complaisant du duc de Chartres poursuivait donc, et avec succès, puisqu'il avait trouvé le moyen de se glisser dans l'intimité du grand d'Espagne, son œuvre ténébreuse de corruption et d'infamie ! Grâce à son adresse et à son impudence, il occupait auprès de Nativa une place que lui, de Morvan, aurait payée au prix de tous les sacrifices et de tous les dangers.

A cette pensée, les yeux du jeune homme s'injectèrent de sang, et il porta instinctivement la main à la garde de son épée.

—Mon cher Louis, lui dit Legoff, ne vous démentez donc pas ainsi, vous allez déranger l'économie de votre toilette, et les femmes, n'oubliez point cela, tiennent bien plus à l'élégance matérielle d'un homme qu'à la loyauté de son cœur. Une plume froissée, une torsade d'épée mal placée, un nœud chiffonné sans art, sont des crimes impardonnables à leurs yeux ; que diable ! par amour-propre national, je veux que vous ne fassiez pas une sottise figure auprès de cette petite Nativa... Cassez-lui un bras, sous prétexte de jalousie, soit ; mais, encore une fois, respectez votre toilette, les femmes ne détestent pas qu'on les tue un peu : elles méprisent souverainement, je vous le répète, les gens mal mis.

Deux heures après cette conversation, Legoff et de Morvan se promenaient, bras dessus bras dessous, dans les magnifiques jardins du palais de Versailles.

De Morvan regarda passer, avec une curiosité douloureuse, ce roi qui avait signé l'arrêt de mort de son père, et l'avait ainsi forcé à fuir la France.

La vue de Louis XIV ne causa au jeune homme ni admiration, ni embarras, ni surprise : il trouvait le roi tel qu'il se l'était imaginé.

—Parbleu, cher chevalier, je suis enchanté de vous revoir, dit en ce moment un courtisan superbement vêtu, qui se jeta au col du Breton et lui donna l'embrassade de rigueur.

—Monsieur de Nocé ! s'écria de Morvan.

—Lui-même pour vous servir, cher monsieur ; vraiment, je ne vous serais pas attendu à vous rencontrer ici. Il paraît que vous n'avez pas jugé à propos de mettre à profit mes conseils !

—Quels conseils, comte ?

—De vous garer de la bête ! Dubois est ici.

—Ah ! ce cher abbé est ici ! répéta de Morvan en pâlisant ; et où cela je vous prie ?

—Votre intention, si je ne me trompe, c'est de lui chanter pouille et de lui tirer les oreilles !

Eh bien ! là, franchement, je conviens que, du moment où vous vous refusez à fuir, c'est là le seul parti qui vous reste à prendre. Qui sait encore ! peut-être votre impétuosité en imposera-t-elle à ce cher abbé et lui donnera-t-elle à réfléchir ? On prétend, — je reprends ma comparaison de l'autre jour, — que les vipères ne mordent jamais les lions... Soyez lion ! Quant à l'abbé, je vous le donne et garantis comme tout ce qu'il y a de plus vipère !

—Avec tout cela, cher comte, s'écria de Morvan, bouillant d'impatience, — car il ne doutait nullement que la jeune femme avec laquelle de Nocé avait aperçu Dubois ne fût Nativa, — avec tout cela, vous ne m'apprenez pas où je pourrai rencontrer Durois.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— **LISEZ** —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avril

15,651 par jour.

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES, pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B. — A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

— **LE GRAND** —

PANORAMA DE JERUSALEM

Et le Crucifiement

Représentant de grandeur naturelle, les montagnes de SION, des OLIVIERES et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUEES, et les caravannes en chemin pour la VILLE SAINTE, les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

Coin des rues Ste. Catherine et St. Urbain.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE,

21 RUE ST. LAURENT

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

CHAPEAUX,

CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

PRIX TRES MODERES

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 16 Sept.
Après-Midi et Soirée.

THE FUGITIVE

Un des plus jolis drames du jour.

DECORS GRANDIOSES,
COSTUMES PARFAITS,
EXCELLENTE COMPAGNIE.

• PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Sièges réservés au magasin de Prince.

Semaine suivante. — **SHE.**

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES,
LIVRES,
BROCHURES,
PAMPHLETS,
AFFICHES,
CARTES DE VISITE,
CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES,
ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES,
ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES,
BLANCS DE TOUTES SORTES,
ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

N.B. — Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.